

LUI
OU
LES FEMMES ET L'AMOUR

DU MEME AUTEUR

Poésie

PREMIERS POÈMES	1 vol.
POÈMES	1 vol.
LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS.....	1 vol.
LES MÉDAILLES D'ARGILE.....	1 vol.
LA CITÉ DES EAUX.....	1 vol.
LA SANDALE AILÉE	1 vol.
LE MIROIR DES HEURES.....	1 vol.
1914-1916	1 vol.
VESTIGIA FLAMMÆ	1 vol.
FLAMMA TENAX	1 vol.

Roman

LA CANNE DE JASPE.....	1 vol.
LA DOUBLE MAITRESSE.....	1 vol.
LES AMANTS SINGULIERS.....	1 vol.
LE BON PLAISIR.....	1 vol.
LE MARIAGE DE MINUIT.....	1 vol.
LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE.....	1 vol.
LES RENCONTRES DE M. DE BRÉOT.....	1 vol.
LE PASSÉ VIVANT.....	1 vol.
LA PEUR DE L'AMOUR.....	1 vol.
COULEUR DU TEMPS.....	1 vol.
LA FLAMBÉE.....	1 vol.
L'AMPHIBÈNE	1 vol.
LE PLATEAU DE LAQUE.....	1 vol.
ROMAINE MIRMAULT.....	1 vol.
L'ILLUSION HÉROÏQUE DE TITO BASSI.....	1 vol.
HISTOIRES INCERTAINES.....	1 vol.
LA PÉCHERESSE	1 vol.
LES BONHEURS PERDUS.....	1 vol.
L'ESCAPADE	1 vol.

Théâtre

LES SCRUPULES DE SGANARELLE.....	1 vol.
----------------------------------	--------

Littérature

FIGURES ET CARACTÈRES.....	1 vol.
SUJETS ET PAYSAGES	1 vol.
PORTRAITS ET SOUVENIRS.....	1 vol.
ESQUISSES VÉNITIENNES.....	1 vol.
PROSES DATÉES.....	1 vol.
L'ALFANA OU LA VIE VÉNITIENNE	2 vol.
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE ..	1 pl.

HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

—
Lui

OU

Les Femmes et l'Amour

SUIVI DE

Donc...

ET

Paray-le-Monial



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—
MCMXXIX

IL A ÉTÉ TIRÉ

Dans le format in-8° raisin :

44 exemplaires sur Japon impérial
numérotés à la presse de 1 à 44,

154 exemplaires sur Hollande van Gelder
numérotés à la presse de 45 à 198,

et dans le format in-16 double couronne :

1075 exemplaires sur vergé de fil
Montgolfier numérotés de 199 à 1273,

et 25 exemplaires (hors commerce)
marqués de A à Z

EXEMPLAIRE N°

497

Tous droits de traduction, d'adaptation et
de reproduction réservés pour tous pays
Copyright by MERCURE DE FRANCE 1929

*On aura dans ce volume trois petits ouvrages publiés antérieurement en éditions à tirage limité et qu'il sera peut-être agréable à quelques lecteurs fidèles de trouver ainsi réunis. Le premier de ces ouvrages se compose de brèves réflexions sur les femmes et l'amour, suivies de plusieurs morceaux plus étendus se rapportant au même sujet. J'y ai joint un recueil de maximes, d'impressions et d'anecdotes qui parurent sous le titre de *Donc*, et à quoi j'ai ajouté, sans qu'elle ait trop de lien avec ces jeux d'esprit, une étude,*

qui figure dans la collection du Portrait de la France, sur Paray-le-Monial, petite ville du Charollais à laquelle me rattachent des souvenirs de famille et de jeunesse.

Il n'y a, comme l'on voit, guère d'unité dans ces pages, mais peut-être se plaira-t-on cependant à les feuilleter? Il me semble qu'elles peuvent amuser si elles n'ont rien qui « fasse penser », ce qui, après tout, n'est pas l'affaire des poètes, même quand ils jouent les moralistes et s'improvisent géographes.

DEMI-VÉRITÉS

IL est plus aisé de trouver sur les femmes de sages maximes et des traits piquants qu'il n'est facile d'y conformer sa conduite envers elles.

Si tout le mal qu'on a dit des femmes était vrai, elles seraient bien près de la perfection.

Les femmes sont capables de tout, les hommes, du reste.

La vieillesse est, chez les hommes comme

chez les femmes, une sorte de décrue des eaux de la vie. Selon les êtres, se découvre en eux un fond de roche, de sable ou de boue.

Une femme ne se regarde pas au miroir seulement pour se voir, mais aussi pour voir comment elle est vue.

D'un homme tout est possible; d'une femme tout est probable.

Il n'y a pas de femmes pires que d'autres.

Une femme m'a dit : « Nous ne sommes pas faites pour être agréables, nous sommes faites pour être aimées. »

Quand les femmes ont dit à quelqu'un ce qu'elles appellent « la vérité », elles se croient, dès lors, tout permis envers lui, tant de l'avoir dite leur paraît on ne sait quoi d'exceptionnel et d'héroïque qui leur assure désormais une sorte de privilège d'impunité.

Les femmes sont parfois contentes, mais elles sont rarement heureuses.

Il disait de M^{me} D... : « Non seulement elle ne sait pas ce qu'il ne faut pas dire, mais encore elle ne sait pas ce qu'elle dit. »

Les femmes n'aiment pas que nous soyons trop heureux et, quand elles ont tout fait pour que nous ne le soyons pas, elles veulent que nous considérions comme un bonheur de leur devoir de ne l'être point.

Les femmes ne sont pas méchantes, mais les meilleures sont juste assez bonnes pour que nous ne puissions pas dire qu'elles ne le sont pas.

Aimer les femmes implique que nous préférons le plaisir qu'elles nous donnent aux ennuis qu'elles nous causent.

Les femmes sont rarement aimées comme

elles voudraient l'être, c'est-à-dire par un Dieu tout-puissant qui leur donnerait tout et ne leur demanderait rien.

L'amour est un labyrinthe. A l'entrée coule l'onde de la fontaine de Jouvence; à la sortie stagne l'eau du Léthé.

La femme que l'on aime le mieux n'est pas toujours celle que l'on aimerait le mieux aimer.

L'amour profite souvent des hasards du désir... On aime autant par rencontre, par occasion, par erreur, que par choix.

Il lui disait : « Oh! ne me rendez pas heureux, laissez-moi l'être! »

Les hommes sont cachottiers, les femmes mystérieuses; les jeunes filles sont secrètes.

Ce qu'une femme appelle « travailler à

notre bonheur », c'est faire, ordinairement, tout ce qu'il faut pour le détruire.

Dans toutes les femmes, il y a une femme et dans chacune il y en a plusieurs.

Nous ne connaissons peut-être jamais des femmes que ce qu'elles ignorent d'elles-mêmes.

Les femmes pleurent plus facilement que les hommes et se souviennent plus longtemps qu'eux de ce qui les a fait pleurer.

Il est plus facile de dire ses vérités à autrui qu'à soi-même.

Les femmes détestent les mensonges qu'on leur fait et on leur pardonne ceux qu'elles se font.

Il y a des femmes qui n'ont pas le droit d'être laides.

Les femmes gardent secret tout ce qu'elles savent d'elles-mêmes. Elles sont moins discrètes sur ce qu'elles ont appris d'autrui.

La vanité se mêle à tout, même à l'amour. On est vain d'aimer et d'être aimé.

Qu'il y a loin de se connaître en femmes à connaître les femmes!

On ne sait aimer qu'à l'âge où l'on n'a plus guère chance qu'on vous aime.

Nous supportons peut-être mieux des femmes la perfection de leurs défauts que l'imperfection de leurs qualités.

Nous appelons les « dernières faveurs » d'une femme ce qu'en premier nous souhaitons d'elle.

Les femmes aiment mieux inspirer une pas-

sion que la partager. En sentiment, elles font volontiers chambre à part.

Si l'on dit de quelqu'un qu'il a toutes les femmes qu'il veut, il faut entendre que, de toutes les femmes qu'il voudrait, il n'a que celles qui le veulent bien.

La fidélité en amour n'est que la paresse du désir.

La magie momentanée de l'amour est de nous faire voir toutes les femmes en une.

L'amour complet unit la fidélité du désir à la durée du sentiment.

Quand on dit à une femme qu'on l'a beaucoup aimée, c'est lui dire qu'on ne l'aime plus assez pour l'aimer encore.

Les femmes déçoivent souvent en nous une certaine idée de l'amour.

Les femmes sont propres à tout.

Les hommes se rappellent; les femmes se souviennent.

Comme il est difficile de savoir pourquoi on a aimé une femme qu'on n'aime plus!

L'homme est fat. Il lui suffit d'être supporté pour se croire indispensable.

Les femmes ignorent sincèrement ce qu'elles ont oublié.

Il disait : « Je ne l'ai jamais assez aimée pour pouvoir agréablement la haïr. »

L'amour est éternel, tant qu'il dure.

Nous avons une si haute idée des femmes que nous ne sommes guère sensibles qu'à leurs défauts.

L'amour exagère. C'est sa force et sa faiblesse, la cause de ses illusions, et de ses déceptions.

Les hommes, vis-à-vis des femmes, sont responsables de tout, de la pluie, du vent, du petit bouton qu'elles ont au bout du nez, aussi bien d'un tremblement de terre que du vol d'une mouche.

Les femmes se sont reconnaissantes de tout ce que l'on fait pour elles.

Quand un homme surveille une femme, c'est qu'il a quelque chose à lui cacher.

Les femmes sont injustes, par nature, envers les hommes, car il leur semble qu'on ne rende jamais assez justice à leur mérite; elles le sont aussi par calcul, car ce serait à leurs yeux d'une mauvaise politique de reconnaître que nous puissions ne pas être tout à fait dépourvus d'un état dont elles se sont attribué le

privilège. Il y a des nécessités de gouvernement!

Il n'y a pas d'expérience en amour, car alors on n'aimerait plus.

La fidélité est peut-être plutôt chez les femmes l'effet d'un hasard que d'un parti pris. Les hommes, eux, sont fidèles par une sorte de vanité à se singulariser.

Les femmes nous reprochent à peu près exactement ce que nous leur reprochons : tout.

X... disait de sa femme qu'il trompait et qui s'en déclarait malheureuse : « Elle n'a pas le physique de sa souffrance. »

Quand on aime, il ne faut pas chercher trop les raisons pour quoi l'on aime; on risquerait de ne pas les trouver égales à celles que l'on aurait de ne pas aimer.

On se pardonne tout, en amour, tant qu'on s'aime.

Il comparait souvent l'amour à une partie de cartes où l'un des partenaires triche pour gagner et l'autre pour ne pas perdre.

La vantardise sexuelle est un travers plus masculin que féminin. La femme est discrète sur son plaisir; l'homme intarissable sur ses exploits.

Quand elles disent : « Si vous m'aimiez vraiment », c'est qu'elles sont déjà sûres que nous les aimons; quand elles disent : « Vous ne m'aimez pas », c'est qu'elles sont encore plus sûres d'être aimées.

Les femmes n'ont d'honneur que dans la mesure où le leur permet leur vanité.

J'ai remarqué que les femmes choisissent mieux leurs amis que leurs amants. Elles de-

mandent à l'amitié une constance et une sécurité qu'elles savent bien qu'elles ne trouveront pas dans l'amour.

Les hommes sont vains de ce qu'ils sont; les femmes sont vaines de ce qu'elles ne sont pas. .

L'amour est un besoin dont nous avons fait un plaisir et un plaisir dont nous avons voulu faire du bonheur.

Il y a des méchancetés que, seule, une femme peut inventer et des mufleries dont, seul, un homme est capable.

Les femmes pensent de l'amour ce que leurs amants leur en font penser.

Une femme, jusque de l'abandon, peut tirer une sorte de vanité. Elle se dit : « N'est-ce pas à m'avoir aimée qu'il a pris le goût d'en aimer

une autre? » L'infidélité lui est encore un hommage.

Il y a une telle sottise peinte sur certains visages de femmes qu'elles semblent l'enseigne même de leur stupidité.

Si Don Juan m'avait rencontrée, pense-t-elle, il n'y aurait peut-être qu'un nom, au lieu de mille et trois, sur la fameuse liste!

Au xvii^e siècle, pour créer une héroïne de tragédie, il suffisait d'avoir, du cœur des femmes, une vue assez générale et une connaissance quelque peu conventionnelle. Le roman moderne exige davantage en nous donnant peut-être moins.

Il disait d'elle : « Comme toutes les femmes raisonnables, elle n'est jamais contente de rien. »

Les femmes se souviennent plus volontiers d'avoir été aimées que d'avoir aimé.

L'amour est un sentiment indépendant. Il n'a affaire ni avec l'amitié, ni avec l'estime, ni avec la tendresse, ni avec l'affection, ni avec la délicatesse. Il ne s'occupe et ne relève que de lui-même. Il a sa logique à lui, ses raisons, ses imaginations, ses préjugés, ses ruses. Il ne parle et ne comprend ni le langage du cœur, ni celui de l'esprit. Il n'est ni ceci, ni cela; il est l'amour.

Les femmes admettent difficilement que nous ne supportions pas d'elles ce qu'elles ne souffriraient pas de nous.

Nous ne connaissons peut-être le bonheur que par son ombre sur le mur de la destinée.

Aux yeux des femmes, le plus grand tort des hommes est qu'ils soient des hommes; aux yeux des hommes, le seul mérite des femmes est souvent qu'elles soient des femmes.

Les femmes sont toujours assez contentes d'elles-mêmes pour être mécontentes de nous.

Les femmes aiment qu'on leur parle le langage de l'amour, même si ce n'est qu'avec la voix du désir.

Sexe de la femme, oreille des sens.

Il y a chez les femmes on ne sait quoi d'intolérable qui fait que nous ne pouvons pas nous passer d'elles.

Tout est vrai des femmes, même ce qu'elles disent d'elles-mêmes.

Les femmes mettent dans les rivalités d'amour ou de vanité, des perfidies, des cruautés de guerre civile. Entre elles pas de quartier.

« Il faut, disait-elle, savoir tout supporter en ce monde, fût-ce soi-même. »

Ce qui fait principalement le malheur des femmes, c'est qu'elles ont le goût du bonheur

dans l'amour et que nous n'avons pas les moyens de le leur donner.

Plus on croit connaître les femmes, mieux on est prêt à être leur dupe, car elles ont chacune une manière différente d'être femme et c'est ordinairement la femme qu'elle n'est pas que nous voyons en elle. Cela leur donne beau jeu.

Il faut estimer bien peu une femme pour se croire supérieur à elle.

Les femmes ne sont guère changeantes. Elles restent elles-mêmes jusque dans leurs contradictions.

On aime souvent dans une femme le souvenir d'un amour qu'elle n'inspire pas.

Les passions simultanées sont rares et l'amour peut très bien être la rencontre de deux oisivetés et l'accord de deux indifférences.

Il y a des femmes qui sont les maîtresses du désir, d'autres les servantes des sens.

Les femmes arrivent à tout, parce que tout leur arrive.

A force de penser aux femmes, on finit par ne plus trop savoir ce qu'on en pense.

La femme est bien le seul être au monde qu'on aurait quelque raison de tuer.

Il y a des femmes dont on s'étonne vraiment qu'il ne se soit trouvé personne pour les étrangler.

Il n'est guère de femme qui n'ait inspiré à quelqu'un des pensées ou des actes d'une certaine bassesse qu'il n'aurait pas eue autrement.

La plupart des femmes se croient en elles une déesse qu'elles ne demandent pas mieux que de montrer nue.

— Il vous a beaucoup aimée?

— Oui.

— Et qu'a-t-il fait pour vous le prouver?

— Rien.

— C'est peu!

— Mais non, c'est le mieux qui se puisse attendre d'un homme.

Il n'est pas besoin de beaucoup d'esprit pour plaire aux femmes; il suffit d'avoir celui qui leur plaît.

En se mettant nues pour aimer, les femmes entendent par là se montrer à nous sous un aspect de vérité. Elles font ainsi semblant de renoncer à tout subterfuge. Ne nous fions pas trop à cette vérité. Elle nous mène droit au puits.

Le meilleur moment pour écrire ce que nous pensons des femmes est celui où elles ne pensent plus à nous.

La nature garde au corps de la femme,

quand elle est nue, une place d'ombre, afin de lui simuler, au moins là, une apparence de mystère.

Le miroir de la vérité n'est pas celui où les femmes aiment le mieux à se regarder.

Les femmes préfèrent la brutalité à l'ironie. Le brutal se met nettement dans son tort à leur égard; l'ironiste les met en méfiance vis-à-vis d'elles-mêmes, et cela ne se pardonne pas.

« Je n'ai eu de cette femme que le plaisir d'en avoir des ennuis », disait-il.

La pudeur n'est qu'un artifice qui confère plus de valeur à l'abandon.

Les femmes se donnent rarement; le plus souvent, elles s'échangent. Elles obéissent moins à leur goût qu'à leur intérêt.

Les amants cherchent à leurs ruptures de bonnes raisons et ils les trouvent bien facilement dans leurs imperfections mutuelles, jusque dans celles qui les ont fait s'aimer.

Les femmes excellent autant à dissimuler un sentiment vrai qu'à en simuler un qui ne l'est pas.

Les hommes savent haïr; les femmes ne savent que détester. C'est bien pire.

Quand on a aimé et qu'on cesse d'aimer, il y a, à n'aimer plus, une sorte de repos désespéré.

L'homme n'est satisfait que lorsque, d'une femme qui lui plaît, il a découvert enfin ce qui ne lui en plaît plus.

L'égoïsme est l'état naturel de l'homme; la vanité celui de la femme.

La frivolité est encore ce qu'il y a de plus sérieux chez les femmes.

Les femmes tiennent moins à leur vertu qu'à la réputation qu'elles en ont et il leur importerait assez peu d'être vertueuses si elles étaient assurées d'être crues telles.

Ce qui nuit le plus aux hommes dans l'esprit des femmes, c'est leur indiscretion.

Si les femmes étaient assurées du secret de leurs faiblesses, combien peu sauraient résister au plaisir d'être faibles.

Que les femmes soient plus faciles, les hommes qui les ont seront plus discrets, car les ayant eues plus facilement, ils se vanteront moins facilement de les avoir.

TROIS HÉROÏNES DE ROMAN

EMMA BOVARY

JE ne vous ai pas aimée, Emma Bovary, mais je vous ai ardemment désirée lorsque, à seize ans, dans ma chambre de collégien, je lisais votre histoire amoureuse. Ce qui m'attirait à vous, ce n'étaient pas vos mélancolies romanesques, vos médiocres souffrances, les amertumes de vos ambitions refoulées, ce qu'il y avait en vous d'âpre et d'avidé. Je n'éprouvais pour vous ni tendresse ni pitié. Ce n'était pas pour vous consoler que je m'en allais en esprit vers Tostes ou Yonville et que je m'attardais sur la place à contempler votre maison, à

épier à vos fenêtres le miroitement des vitres closes ou, lorsqu'elles étaient ouvertes, à voir s'enfler au vent les longs rideaux qui pendaient jusqu'au tapis. Que de fois cependant j'ai cru m'attabler à l'auberge du Lion d'Or pour attendre l'arrivée de « l'Hirondelle », que de fois j'ai cru pousser la porte de la pharmacie d'Homais ! J'écoutais le ronflement du tour de Binet. Le soir tombait et, le long de la rivière qui bordait votre jardin, je respirais longuement au clair de lune, l'odeur nocturne des seringas.

Je ne vous ai pas aimée, Emma Bovary, mais je vous ai désirée en votre corps, du jour où je vous ai aperçue au seuil de la ferme du père Rouault. Le soleil, sous la neige qui s'égouttait, faisait craquer la soie gorge de pigeon de votre ombrelle. Depuis lors je n'ai plus cessé de penser à votre visage. Ce que vous aviez de beau, c'étaient vos yeux qui étaient bruns et semblaient noirs à cause de vos cils. Vous aviez les lèvres un peu charnues et vous les mordillonniez. De vos cheveux, « les deux bandeaux noirs semblaient chacun d'un seul morceau, tant ils étaient lisses ; ils étaient séparés sur le milieu de la tête par une

raie fine qui s'enfonçait légèrement selon la forme du crâne et, laissant voir le bout de l'oreille, allaient se confondre par derrière en un chignon abondant ». Cette chevelure, que de fois il m'a semblé, défaite, la manier, que de fois j'ai regardé au fond de vos yeux qui avaient « comme des couches de couleurs successives et qui, plus épaisses dans le fond, allaient comme en s'éclaircissant vers la surface de l'émail » !

Je n'ai pas seulement rêvé longtemps à votre visage, Emma Bovary, j'ai désiré tout votre corps. Vous rappelez-vous ce soir où, à la Vaubyessard, vous vous habilliez pour le bal, le soir où vos yeux semblaient plus noirs, où vos bandeaux doucement bombés sur les oreilles luisaient d'un éclat bleu, où une rose tremblait à votre chignon sur une tige mobile avec des gouttes d'eau factices au bout de ses feuilles, où vous aviez une robe de safran pâle relevée par trois bouquets de roses pompon mêlées de verdure ? J'étais là quand votre mari vint vous embrasser sur l'épaule. Bien souvent en son absence, tandis qu'il courait le pays dans son « boc », je me suis glissé chez vous. Vous portiez une robe de chambre toute

ouverte qui laissait voir entre les revers à châle du corsage une chemisette plissée avec trois gros boutons d'or. Vous aviez pour ceinture une cordelière à gros glands et vos petites pantoufles de couleur grenat avaient une touffe de rubans larges, qui s'étalait sur le cou-de-pied. J'imaginai votre pied nu et votre gorge sous la chemisette...

Et votre arrivée à Yonville, et ce dîner chez Homais où Léon avait posé son pied sur un des barreaux de votre chaise, et votre petite cravate de soie bleue que tenait droit comme une fraise un col de batiste tuyauté ! Et vos longs jours d'ennui après le départ du clerc, ces jours mornes où vous lisiez des romans et où vous variaiez votre coiffure, où vous vous mettiez à la chinoise, en boucles molles, en nattes tressés, où vous vous faisiez une raie sur le côté de la tête et rouliez vos cheveux en dessous, comme un homme. Vous étiez alors pâle partout, blanche comme du linge, « vous étiez prête pour l'amour ».

On était aux premiers jours d'octobre ; il y avait du brouillard sur la campagne. Vous longiez la lisière du bois. Les chevaux soufflaient. Le cuir des selles craquait. Puis vous

êtes entrée dans la forêt. Le soleil avait paru. Les feuilles ne remuaient pas. Ce fut Rodolphe qui attacha les chevaux. Il marchait derrière vous et contemplait entre le drap noir de votre amazone et la bottine noire la délicatesse de votre bas blanc qui lui semblait quelque chose de votre nudité. Vous vous êtes assise sur un tronc d'arbre renversé. Rodolphe vous parlait de son amour. Il vous a entraînée plus loin auprès d'un petit étang. Ce fut alors que vous vous êtes penchée sur son épaule. Vous avez renversé votre cou blanc qui se gonflait d'un soupir et, défaillante, tout en pleurs, avec un long frémissement et en vous cachant la figure vous vous abandonnâtes. En rentrant, vous vous êtes regardée dans la glace. Vous vous êtes étonnée de votre visage. Jamais vous n'aviez eu les yeux si grands, si noirs et d'une telle profondeur. Vous vous répétiez : « J'ai un amant. » Je vous ai détestée, Emma Bovary, parce que je vous désirais.

Alors j'ai suivi pas à pas votre ombre vivante, je vous ai suivie, le cœur battant et la chair irritée, lorsque vous alliez au bout du jardin cacher vos lettres dans une fissure de la terrasse et qu'à travers les champs en la-

bour où vous trébuchiez et empêtriez vos bottines minces, vous couriez à la Huchette surprendre votre amant encore endormi. Il vous rejoignait, la nuit, sous la tonnelle ou dans le cabinet aux consultations. Lorsqu'il devait venir vous voir, vous emplissiez de roses les deux grands vases de verre bleu. Vous vous chargiez de bracelets, de bagues, de colliers. Vous étiez jalouse de toutes ses pensées et soumise à tous ses caprices; vous acceptiez ses égoïsmes et ses brutalités. Comme il jugeait toute pudeur incommode, il vous traitait sans façon. Il avait fait de vous « quelque chose de souple et de corrompu ». Jamais vous ne fûtes plus belle qu'à cette époque. Vous aviez persuadé à Rodolphe de vous enlever et vous rêviez d'un pays nouveau, et je relisais l'admirable page où Flaubert vous a peinte en cette indéfinissable beauté qui résulte de la joie du succès et qui n'est que l'harmonie du tempérament avec les circonstances. « Ses paupières semblaient taillées exprès pour les longs regards amoureux où la prunelle se perdait, tandis qu'un souffle fort écartait ses narines minces et relevait le coin charnu de ses lèvres qu'ombrageait à la lu-

mière un peu de duvet noir. On eût dit qu'un artiste en corruption avait disposé sur sa nuque la torsade de ses cheveux; ils s'enroulaient en une masse lourde, négligemment, et selon les hasards de l'adultère qui les dénouait tous les jours. Sa voix maintenant prenait des inflexions plus molles, sa taille aussi; quelque chose de subtil qui vous pénétrait se dégageait même des draperies de sa robe et de la cambrure de son pied. » La page lue, je refermais le livre et je restais longtemps à rêver.

Je rêvais à ce fiacre cahotant qui parcourait Rouen au trot harassé de son vieux cheval et d'où, dans une ruelle du quartier Beauvoisine, descendait une femme qui marchait le voile baissé sans détourner la tête. C'était vous que je retrouvais sous ce voile, Emma Bovary, Emma la désirée! Je vous retrouvais dans cette chambre de l'Hôtel de Bourgogne où il y avait un grand lit d'acajou en forme de nacelle, sous des rideaux en levantine rouge. Rien n'était beau comme votre tête brune et votre peau blanche, se détachant sur cette couleur pourpre, quand, par un geste de pudeur, vous fermiez vos deux bras nus en vous cachant la figure dans vos mains. J'entendais

vosre rire sonore et libertin. Léon avait remplacé Rodolphe, mais peu à peu, dans ma rêverie, Léon s'effaçait, et vous restiez seule en cette grande chambre, « faite pour les intimités de la passion ». Il y avait sur la cheminée, entre les candélabres, deux de ces grandes coquilles roses où l'on entend le bruit de la mer quand on les applique à son oreille. Je m'imaginai être là, debout devant vous, et la phrase célèbre du livre de vos tristes amours me murmurait sa promesse d'âpre volupté. A mesure que je me la répétais, il me semblait que vous lui obéissiez. « Elle se déshabillait brutalement, arrachant le lacet mince de son corset, qui sifflait autour de ses hanches comme une couleuvre qui glisse. Elle allait sur la pointe de ses pieds nus regarder encore une fois si la porte était fermée, puis elle faisait tomber ensemble tous ses vêtements; — et pâle, sans parler, sérieuse, elle s'abattait contre sa poitrine avec un long frisson. » Alors je demeurais longtemps à songer à vous, car si je ne vous ai pas aimée, Emma Bovary, je vous ai ardemment désirée, au temps de ma jeunesse, à cause de votre visage passionné et de votre corps lascif; je vous ai

désirée, ô morte qui n'avez existé que dans l'esprit de celui qui vous créa, plus vivante que les vivantes, et éternelle comme la vérité et la vie.

MADELEINE DE NIÈVRES

JE vous admire, Madeleine de Nièvres, parce que vous avez aimé et souffert, parce que vous vous êtes vaincue, parce que vous avez préféré à votre bonheur et au bonheur d'un homme que vous aimiez l'honneur d'un homme que vous n'aimiez pas.

L'amour est venu à vous au seuil de votre jeunesse et vous vous êtes détournée de lui, mais il vous avait touchée de sa flamme et, lentement, sournoisement, patiemment et furieusement, il vous a consumée de son feu secret. Vous en êtes toute brûlante dans le livre où vous nous apparaissez, prise au dou-

ble cercle ardent que forment autour de vous la passion que vous ressentez et celle que vous inspirez. Comme vous, Madeleine de Nièvres, Dominique de Bray est en lutte contre soi-même et vous vous épuisez l'un et l'autre, avec un mélancolique acharnement, à une victoire intime qui ne laissera de vos deux cœurs qu'une cendre torturée.

De cette cendre, votre mémoire s'est faite impérissable et je vous vois errer à jamais au pays des amants malheureux. Vous y passez silencieux, vous, Dominique, respirant les violettes mordues de ce bouquet qu'elle vous lança, un soir, au visage; vous Madeleine, enveloppée de ce long châle de cachemire dont vous pliâtes ensemble la longue étoffe souple et qui fut comme le linceul de votre amour désespéré.

LA SANSEVERINA

CE doux jour d'automne, si lent et si voilé, était le jour des morts. Parme songeait aux siens dans un silence qu'interrompaient parfois quelques appels de cloches, sous un ciel sans soleil. Novembre semblait se souvenir de l'été, tant l'air était encore tiède où se dorait les feuilles des arbres. Le jardin Farnèse était à peu près désert avec son casino baroque, ses vases et ses statues. Nous y étions venus achever cette journée mélancolique après une vague flânerie à travers les rues et une longue promenade sans but. Nous songions au départ du lendemain. Rien ne nous retenait plus à

Parme. Nous en avons épuisé les sages plaisirs. Nous avons visité le théâtre Farnèse, et le Palais de la Pilota, contemplé sous la coupole du Dôme les anges du Corrège. Nous étions entrés à la Steccata et nous laissions le jour finir en ce jardin, ce jour des morts qui eût été le plus vivant des jours, si votre ombre était venue s'asseoir à nos côtés, votre ombre hardie et romanesque, votre ombre immortelle et charmante, Gina del Dongo, comtesse Pietranera, duchesse Sanseverina, votre ombre adorable, ô fille de Stendhal!

Mais vous vous êtes refusée à nous tenir compagnie en ce Parme où vous avez régné en votre grâce et en votre génie, que vous avez charmé et qui est resté plein de votre souvenir, où vous avez aimé et souffert, où vous avez été enviée et adulée, où vous avez conduit tant d'intrigues, éventé tant de pièges, donné tant de fêtes, commis tant de folies, où vous êtes jouée si divinement du délicieux Ranuce-Ernest II, où votre cœur a battu d'angoisse et palpité d'anxiété lorsque, tout en rompant les plans de l'infâme fiscal Rassi et de la marquise Traversi, vous regardiez la grosse tour où votre cher Fabrice, prisonnier,

risquait, à toute heure, le poignard et le poison jusqu'à ce qu'il eût faussé compagnie aux geôliers et aux sbires pour s'en aller à Milan fumer son cigare et laisser pousser ses favoris. Mais vous n'êtes pas venue, ô capricieuse Sanseverina, et pourtant comme nous vous attendions! Où étiez-vous donc aujourd'hui? Étiez-vous en ce Milan de votre jeunesse, tout frémissant des gloires impériales? Étiez-vous en votre terre de Sacca ou en votre château de Grianta sur le lac de Côme, près de votre frère Ascagne? Parcouriez-vous le champ de bataille de Waterloo? Qui vous a donc retenue loin de nous? Écoutiez-vous les fins propos du comte Mosca ou les divagations de Ferrante Palla?

Vous n'êtes pas venue! Il nous eût été doux cependant de finir cette journée mélancolique dans une de ces rêveries tendres qui se forment de la présence d'un être aimé. Car nous vous aimions, ô divine Sanseverina, mais nous ne vous eussions pas parlé d'amour. Nous n'aurions pas interrogé les secrets de votre cœur. Ils sont à vous et nous n'aurions pas cherché à vous rendre indiscrete sur vos sentiments. Stendhal lui-même les a respectés.

S'il les a connus, il ne nous les livra pas. Il modère la curiosité qu'il en a peut-être. C'est au comte Mosca qu'il confie le soin de demander à votre camériste si vous faites l'amour avec Fabrice. Nous ne serons pas plus hardis que lui, car vous l'intimidiez, ce Beyle qui prétendait traiter les femmes militairement et qui se comportait avec elles comme le plus naïvement passionné des amoureux, sacrifiant son tempérament à sa sensibilité. Vous lui imposiez une tendre réserve. Jamais il ne vous montre à nous dans la familiarité du désir que vous inspiriez. Nous ne connaissons ni le galbe de votre jambe, ni la forme de votre gorge. C'est de votre esprit qu'il nous fait le portrait. A peine s'il nous dit, une fois, que vous avez une de ces beautés lombardes comme les peint Léonard ou Luini, et cependant vous illuminez de votre sourire milanais le livre où vous vivez vivante à jamais et dont le souvenir nous fait évoquer en ce Parme dont vous êtes la gloire, ô Gina la Stendhalienne, votre ombre!

DEUX AMIES

.

NINE

NINE est petite et noiraude, mais elle a de beaux yeux. Elle aurait dû être bossue; elle s'est contentée d'être chétive. Elle n'a pas tenté le désir des hommes. L'idée ne viendrait à personne de dénouer ses cheveux qui sont longs et de dégrafer son corsage qui est plat. On ne se l'imagine pas nue et elle ne fait rien pour qu'on ait envie de l'y mettre. Rendons-lui justice. Nine n'est pas coquette, elle ne l'est même pas assez si la coquetterie comprend la propreté. Qu'importe! Nine ne vit que pour elle-même. Elle n'est pas mariée et ne se mariera pas. Elle ne le regrette point. Que ferait-

elle d'un mari? D'ailleurs sa vie n'est pas solitaire. Elle a une famille, des amies et des amis. Libre, elle peut être toute à eux. Elle dit volontiers qu'ils sont tout pour elle.

Ce qui est vrai, c'est qu'elle exerce sur eux une réelle influence et qu'elle leur inspire une confiance absolue. N'a-t-elle pas la mine attentive et secrète, cet air de sollicitude et de discrétion qui attire la confiance. Elle n'y pousse point. Elle l'accepte. Il en est ainsi tout d'abord, mais Nine n'en reste pas là. Peu à peu son amitié se fait plus active. Après avoir écouté longtemps, elle interroge, non par curiosité, certes, mais par sympathie. Quand on est assez de ses amis, Nine veut savoir vos conditions de vie, vos soucis quotidiens, l'état de votre santé et de votre cœur, car Nine aime à entendre parler d'amour.

Cela se voit à son visage. Elle s'intéresse passionnément à des sentiments qu'elle n'a jamais éprouvés et à des passions qu'elle n'a jamais ressenties. Elle y est experte en esprit, car elle l'a fort subtil. Il y a en elle du confesseur, mais il y a aussi de la maquerelle, car si elle ne se lasse jamais de vous entendre, elle est toujours prête à vous servir. Elle entre à

fond dans votre sentiment, elle est de moitié dans votre passion. Pour vous y seconder, elle se prêtera aux démarches les plus humiliantes, aux complaisances les plus scabreuses. Elle vous offrira ses bons offices. Ayez-y recours et vous en verrez quelque jour les effets!

Quand on aime, même d'amitié, n'est-on pas sensible aux impressions les plus fugitives, aux influences les plus légères? D'un mot dit à mi-voix, d'un geste presque imperceptible, d'un regard, d'un rien, on tire des conséquences infinies, des appréhensions, des inquiétudes qui rongent, des doutes plus corrosifs que des certitudes. Pour créer ces troubles, il suffit d'une insinuation en apparence inoffensive, d'une allusion négligente, d'un propos, d'un silence. A ce jeu Nine apporte un art infailible et mystérieux et, quand elle le joue, son visage se fait particulièrement tendre, moins tendre cependant que lorsqu'on lui avoue les souffrances qu'on ignore qu'elle a causées. Elle les souffre avec vous. Qu'elle voie couler vos larmes, elle pleurera. Pour vous consoler, elle vous donnera tout son temps. Qu'a-t-elle à faire dans la vie? Elle n'a ni mari, ni enfants, ni amant. Elle n'a que ses

amis. Elle est toute à eux, et elle les hait assez pour s'imposer avec eux le masque du dévouement et s'infliger à leur égard l'hypocrisie de l'amitié.

ISMÉRIE

ISMÉRIE passe pour méchante. On le dit; elle le sait et elle s'en étonne, car elle se juge la meilleure amie qu'on puisse être. Est-il moins égoïste qu'elle? Ne s'intéresse-t-elle pas passionnément à autrui? Qui, plus qu'elle, est préoccupée de ceux qui l'approchent et ont part à son amitié? Elle est attentive à leurs propos, serviable à leurs besoins, docile à leurs désirs, curieuse de tout ce qui les concerne. N'aurait-elle pas droit à leur reconnaissance et ils la lui témoignent en proclamant sa méchanceté! Est-elle donc entourée d'ingrats? Non, Ismérie, rassurez-vous, mais sa-

chez qu'il y a tout de même des gens qui savent lire au fond des caractères et pénétrer les apparences sous lesquelles ils se dissimulent. Ce sont ceux qui vous disent méchante. Les plus clairvoyants ajoutent d'ailleurs que vous ne l'êtes pas par nature. Ils en rendent responsable votre vanité qui est, je le reconnais, d'une espèce assez particulière.

Car vous êtes vaniteuse, Ismérie, mais singulièrement. Ce n'est pas de votre figure que vous êtes vaine. Elle est charmante et tout le monde en convient. Il est donc juste que vous la trouviez telle, mais le contentement que vous en avez ne dépasse pas celui que vous êtes en droit d'en avoir. Est-ce donc de votre esprit? Vous en avez trop pour vous en faire accroire à vous-même. Ne vous suffit-il pas qu'il ne soit point en disparate avec votre beauté? C'est donc ailleurs que se porte l'exercice de votre vanité. Quel est le sujet où elle s'applique et d'où tire-t-elle sa nourriture? Je vais vous le dire.

Ce dont vous êtes vaine, Ismérie, c'est de tout savoir. C'est là votre passion, votre prétention, votre vice. Vous voulez être celle qui n'ignore rien, de tous ceux qui vous entourent,

qu'ils soient vos intimes, vos familiers ou de simples relations. Vous voulez être informée du plus secret de leur vie et de leur pensée, de leurs ennuis et de leurs plaisirs, de leurs allées et de leurs venues, de leurs goûts et de leurs occupations, de leurs amitiés et de leurs amours, de leurs sentiments comme de leur santé. Vous voulez connaître le fond de leur cœur, aussi bien que le poids de leur bourse, leurs rapports de famille et leurs rapports d'affection. Vous voudriez que rien d'eux ne vous échappât, pas plus leurs digestions que leurs rêves, et que chacun reconnût en vous une sorte d'Asmodée qui, comme le diable boiteux de Le Sage, lève le toit des maisons et le couvercle des consciences. C'est là votre prétention, Ismérie. C'est là votre vanité.

Et que l'on ne vous conteste pas votre sorcellerie! Ce serait bien inutile, car on ne vous trouverait jamais en défaut. Vous y avez mis bon ordre, une fois pour toutes. Lorsque l'on sait tout, on ne peut cependant tout savoir et ce que vous ne savez pas, vous avez pris le parti de l'inventer. Or vous l'inventez vraisemblable, et vous donnez à vos imaginations l'aspect de la vérité. Encore si vous gardiez

pour vous vos découvertes, mais vous les répandez au dehors et vous les y répandez comme si elles vous échappaient malgré vous. Ne vous faut-il pas maintenir votre renom et répondre à ce qu'attend de vous votre clientèle de curieux? Comme vous connaissez leurs goûts, vous vous mettez en mesure de les satisfaire. Ce qu'ils vous demandent ce sont des révélations sur les uns et les autres, tous ces menus faits dont s'alimentent les malveillances de société. Vous n'en êtes jamais à court, Ismérie, car vous vous en approvisionnez en vous-même. Certes, vous n'avez pas l'intention de nuire, car vous n'êtes pas méchante de nature, mais vous lâchez imprudemment l'essaim de vos chimères qui vont souvent se poser où il ne faudrait pas et dont quelques-unes sont munies d'aiguillons et de venin. Leur vol bourdonne sourdement et murmure aux oreilles : « Ismérie est méchante. » Non vous ne l'êtes pas, Ismérie, mais que vous êtes donc dangereuse!

BILLETS A LUCINDE

•

I

LA première fois que je vous ai rencontrée, Lucinde, c'était dans une longue allée, toute bordée de dieux et de déesses et qui va du miroir d'eau à la salle de verdure. Comme nous marchions en sens inverse, je vous ai vue venir de loin et j'ai d'abord éprouvé quelque mauvaise humeur envers cette passante importune qui allait troubler ma rêverie de promeneur solitaire, mais à mesure que vous approchiez, ce sentiment diminuait en moi pour faire place à une curiosité graduelle, car je m'apercevais peu à peu que vous étiez grande et svelte et que vous avanciez d'une

démarche élégante et souple, et que votre robe et votre chapeau étaient de la bonne faiseuse, comme on disait au temps des Contes de Perrault. Tout cela m'avait fort changé à votre égard et j'attendais avec impatience l'instant où je distinguerais votre visage, mais mon impatience n'a pas été longue, car nous n'avons pas tardé à nous croiser. D'un seul regard j'ai compris que vous étiez charmante. Je l'ai su par votre front, par vos joues, par votre bouche, par vos yeux, par toute votre personne délicieuse. Cependant ce que j'en ressentis, Lucinde, ne fut pas le bouleversement d'un coup de foudre, ce fut un sentiment de voluptueux plaisir. Non, Lucinde, je n'eus pas, comme dans les romans, l'idée de me jeter soudain à vos genoux, et de vous adresser un de ces discours passionnés où l'on ne sait plus guère ce que l'on dit, où l'on invoque les dieux et où l'on traite de déesse celle qui devient brusquement l'idole de votre Vie. D'ailleurs les mortelles d'à-présent ne souffrent guère les déclarations romanesques et les déclamations surannées. Les allées des parcs, même désertes, sont peu propices à ces épanchements lyriques. Bref, ce que j'éprouvai fut

infiniment plus simple et plus naturel; ce fut un violent désir de vous saisir dans mes bras et de baiser votre bouche, mais les allées des parcs ne sont pas favorables non plus à ces hommages improvisés et à ces démonstrations intempestives. C'est pourquoi les belles passantes peuvent s'y promener en paix, sans craindre de trop tendres et trop ardentes aventures et sans s'exposer à autre chose qu'à laisser au passant qu'elles croisent une image qu'il emporte dans sa mémoire et sur laquelle il rêvera longtemps. Telle fut, Lucinde, notre première rencontre, sous l'œil des dieux indulgents et des déesses attentives, dans la longue allée qui va de la salle de verdure au miroir d'eau...

II

Je ne vous dirai pas, Lucinde, les humbles ruses et les menus stratagèmes que j'ai employés pour parvenir jusqu'à vous. Vous ne m'en avez su aucun gré et vous avez eu raison. Rien n'est plus ordinaire que la conduite que j'ai tenue et il n'y avait pas de quoi m'en louer. N'est-ce pas bien plutôt quelque peu ridicule de n'avoir eu à recourir qu'à d'aussi misérables moyens pour arriver à un but qui eût valu, par le prix que je lui attribuais, de tout autres efforts que ceux où je m'évertuai et des ressorts plus subtils que ceux que je mis en œuvre? Pour savoir qui vous étiez, le nom

que vous portiez, la maison que vous habitez, n'est-il pas surprenant, que je n'aie eu à accomplir ni des actes héroïques, ni de ces exploits où l'on hasarde sa vie? Je n'ai eu à courir d'autre danger que celui de vous déplaire en cette recherche que vous eussiez pu considérer comme indiscrete? Il n'a fallu pour y réussir ni m'embusquer au coin des rues, ni user de l'échelle de corde, ni me servir de la fausse clé. Je n'ai pas plus eu à braver le poignard d'un jaloux que le poison d'un rival. On ne m'a pas vu, comme au temps des aventures, l'épée à la main ou le pistolet au poing. Je n'ai pas répandu mon sang sous votre balcon. Je n'ai pas accompli un de ces hauts faits qui méritent à un soupirant les bonnes grâces de sa Dame. Non, Lucinde, tout s'est passé le plus simplement du monde. Quelques faciles démarches m'ont permis, comme on dit dans l'affreux jargon moderne, de vous « identifier ». Quand je sus votre nom, j'appris aisément ce qu'il m'importait de savoir de vous. Mon enquête m'a vite mis au courant de vos habitudes. Cela fait, il me restait à remplir les formalités de la présentation. J'obtins assez facilement cette faveur

mondaine et le jour vint où j'eus l'honneur de vous être nommé. Il ne me manquait plus que l'autorisation de vous rendre visite. Un hasard heureux me la procura. Votre porte s'ouvrit à moi, et je fus admis auprès de vous. Ce ne fut pas sans quelque hésitation que je hasardai une allusion à notre rencontre dans l'allée qui va de la salle de verdure au miroir d'eau. Vous affectâtes de n'en avoir conservé aucun souvenir. Ce n'était pas très gentil, mais peut-être était-ce vrai. Voilà le dommage qu'il y a, quand on est un homme, à vivre dans une société où le costume masculin ne comporte ni les étoffes brillantes, ni les passementeries, ni les dentelles, ni les panaches avantageux, car on arrive mieux au cœur des femmes quand on s'y impose par les yeux. D'ailleurs, votre cœur, y suis-je jamais parvenu? Il est vrai que mes ambitions étaient moindres, et vous avez eu, ô Lucinde, la bonté de les laisser se réaliser...

III

De ces ambitions, Lucinde, la première était que je fusse admis à considérer longuement votre charmant visage. Votre accueil, je dois le reconnaître, n'y mit pas obstacle et s'y prêta même assez volontiers. Une femme aime à être regardée quand les regards qu'elle subit marquent une admiration sincère, et vous ne pouviez douter de la mienne. Elle allait à toute votre délicieuse figure. J'en scrutais tous les traits et j'en appréciais toutes les grâces. Elle en a d'infinies dans la forme aussi bien que dans l'expression. Tout s'y entend pour ravir, le dessin des lignes, la qualité du teint, les

courbes, les rondeurs; avec quelle attention j'en observais tous les détails et j'en suivais tous les jeux, car vous n'ignorez rien des ressources dont la nature l'a pourvue et des nuances dont elle l'a embellie. Vous savez en tirer d'adorables effets d'indifférence ou de coquetterie, de malice ou de naïveté. C'est un instrument subtil dont vous connaissez toutes les gammes, tous les accords. Il y a des visages éloquentes et des visages musicaux, des visages qui parlent, des visages qui chantent. Le vôtre est tout un concert. Vous en êtes la virtuose et toutes les parties de votre corps en sont l'accompagnement. O Lucinde, que de fois j'ai goûté en silence la fête de vous voir! Je ne connais rien de plus délicat que votre nez et de plus voluptueux que votre bouche. Tout ce qui est vous, Lucinde, m'enchantait et m'inspirait les plus ambitieux désirs.

IV

Vous souvenez-vous du jour où, pour la première fois, votre main reposa entre les miennes? Jusqu'alors je ne connaissais de vos mains que celle que vous tendiez à mon banal baiser ou à quelque rapide pression de bienvenue ou d'adieu, mais avec quelle attention amoureuse je les considérais, ces mains ailées! Elles étaient agiles et harmonieuses en tous leurs mouvements et en tous leurs gestes. Elles se posaient sur les objets avec une force délicate ou une impérieuse légèreté. Je les voyais s'en saisir ou les effleurer. Parfois elles se portaient sur vous-même pour rajuster un

ruban ou rectifier un pli. Elles me semblaient à ce moment divinement privilégiées et je songeais, le cœur battant, aux contacts plus intimes qui leur étaient réservés. Je les imaginai, Lucinde, au service de votre corps, familières à ses ordres les plus secrets. J'aurais voulu être elles, mais je devais, hélas, me contenter de les suivre en leurs jeux jumeaux. Or, le jour dont je vous parle, elles avaient été particulièrement actives. Quand je suis entré dans votre boudoir, leurs fins doigts tiraient minutieusement l'aiguille et guidaient le fil dans le labyrinthe compliqué d'une broderie. En l'honneur de ma venue, vous vous interrompîtes. Je vis alors vos mains s'allonger languissamment en une élégante paresse momentanée, mais bientôt, lassées de leur inertie, l'une d'elles déploya les branches d'un éventail. Elles l'agitaient comme pour, du battement de son souffle, écarter les paroles de louange, d'amour et de passion dont je tentais de vous faire l'hommage. Tout à coup, cette main porta à vos lèvres l'éventail brusquement refermé pour y dissimuler un bâillement qui, à mon air dépité, se termina par un rire. Ce fut alors que vous vous levâtes pour aller

au miroir. Du bout de l'ongle, vous rajustâtes une mèche de votre coiffure, puis, en revenant vers votre bergère, vous vous assîtes un instant au piano. Je vis vos mains effleurer le clavier, juste le temps de vous apercevoir que la brassée de roses que je vous avais apportée était restée sur le guéridon. Aussitôt vous voilà debout à la disposer dans un vase. Ah! que j'eusse voulu, Lucinde, qu'une épine vous piquât et que votre sang répandu vous punît de demeurer insensible à mon désir, mais vos mains sont adroites et toutes les fleurs allaient être rassemblées dans le vase de cristal! De la dernière de ces roses vous teniez la longue tige flexible. Elle était délicieusement épanouie. Lentement vous l'avez fait tourner et se balancer et, en souriant, vous l'avez penchée vers ma bouche, tandis que votre autre main qui pendait mollement le long de votre corps se laissait doucement prendre par les miennes. J'ai gardé la belle rose en souvenir de ce jour, Lucinde, qui fut « le jour de la rose et des mains »...

V

J'aurais bien d'autres jours à vous rappeler, Lucinde, ne fût-ce que celui où la mule qui dansait si malicieusement au bout de votre orteil tomba sur le tapis et me permit la faveur de déposer un baiser sur votre pied nu, tandis que mes doigts grimpaient le long de votre jambe et atteignaient votre genou sans oser cependant pousser plus haut leur montée. Après cette audacieuse incartade, avec quelle crainte je regardai votre visage et quelle fut ma joie qu'il ne marquât pas même une surprise et que ne s'y peignît aucun étonnement ni aucun reproche! Au contraire, vous me

considériez avec un intérêt indulgent. On eût dit que, loin de vous en étonner et de vous en offenser, vous vous attendiez à cette entreprise et qu'elle vous semblait même plus tardive qu'inopportune. N'est-il pas, en effet, inévitable à une jolie femme d'être désirée et il semblait que vous fussiez prête à subir ce destin et que vous paraissiez aimer autant que ce fût moi qu'un autre qui vous l'imposât? Fut-ce à ce sentiment que je dus la merveilleuse aventure qui m'advint à quelque temps de là? C'était par une chaude après-midi de persiennes closes sur un grand soleil. Votre boudoir sentait l'été et le silence. En entrant je vis que vous étiez étendue sur votre sofa. Vos bras nus arrondissaient leur courbe au-dessus de votre tête. Votre chevelure était dénouée. Votre gorge était découverte. Ah! Lucinde, le charmant spectacle! Vos seins reposaient en leur douce rondeur et atteignaient à leurs pointes fleuries la perfection de leur forme. Ils s'offraient si voluptueusement à la caresse de la main que je ne pus résister à leur appel. A peine y eus-je répondu, que je sentis toute l'imprudence de ma dangereuse docilité. Mais soudain je vis s'ouvrir deux

beaux yeux qui, sans doute, ne dormaient qu'à moitié et deux bras frais s'enlacèrent autour de mon cou, tandis qu'à mon oreille une bouche approchée murmurait ce mot : « Demain ». Demain, Lucinde, vous seriez à moi tout entière, mais je ne partis pas, ce jour-là, sans savoir déjà quelque chose du bonheur qui m'attendait...

VI

Je ne sais pas si je vous ai aimée, Lucinde. L'amour habite un royaume mystérieux où l'on est transporté soudain. C'est là qu'il a son temple. Je crois bien que nous n'y sommes jamais entrés et que nous nous sommes contentés d'errer dans les jardins du désir et de la volupté. Je ne sais si je vous ai aimée, mais je vous ai adorée passionnément en votre corps, en ses grâces et en ses beautés. Quand je vous ai vue debout devant moi en votre nudité vivante, en l'harmonie heureuse de tout vous-même, quand me sont apparues vos épaules, vos hanches, vos cuisses, vos jambes et que vous vous êtes montrée en votre splendeur vraie, en votre jeunesse dont l'éclat avait

quelque chose de divin, j'ai compris pourquoi le hasard m'avait fait vous rencontrer en cette allée où veillent des déesses de marbre. N'êtes-vous pas leur égale si humaine, ô Lucinde, leur sœur de chair et de sang? Quoi! j'allais serrer dans mes bras ce corps fait pour des étreintes divines; je le verrais se mouvoir, s'allonger, se dresser! Je le parcourrais tout entier de mes lèvres et de mes mains! Je le sentirais frémir et s'abandonner! je le pénétrerais en ses secrets. Ah! les belles heures, Lucinde, que j'ai vécues en ce pavillon isolé où nous nous retrouvions. J'arrivais le premier, afin d'entendre votre pas léger approcher et s'arrêter, afin d'entendre le bruit de la clé que vous introduisiez dans la serrure. Vous entriez et tout s'illuminait. Je vous regardais avec des yeux qui, déjà, à travers vos vêtements, vous imaginaient nus. Agiles, vos mains accomplissaient ce miracle et faisaient de vous une immortelle. Alors, nous nous étendions sur le grand lit en forme de barque. Il était chargé de mes richesses et nous voguions vers les rives du plaisir, ses golfes ombreux, ses grottes secrètes.

Je ne sais si je vous ai aimée, Lucinde!...

VII

La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, c'était dans cette longue allée qui va de la salle de verdure au miroir d'eau. Comme naguère je vous vis venir de loin. Vous marchiez de ce pas vif et souple qui est le vôtre et vous fûtes bientôt assez près pour me tendre la main. Je vous ai regardée alors au visage et j'ai senti que vous me regardiez aussi avec la même curiosité. Nous étions l'un pour l'autre des êtres nouveaux, car le désir n'était plus là pour nous éclairer de sa flamme et nous n'étions plus tous deux que la cendre de notre mutuelle illusion. C'est à ce moment que

nous nous sommes vus, Lucinde, dans notre réalité et nous comprîmes qu'il ne fallait plus nous revoir si nous voulions conserver dans notre mémoire l'image de ce que nous avons été, l'image que j'ai tenté d'évoquer en ces pages que vous ne lirez pas, car maintenant l'espace et le temps nous séparent. Nos mains se sont touchées pour la dernière fois quand nous nous sommes rencontrés pour l'adieu en cette longue allée qui va de la salle de verdure au miroir d'eau. C'est là que je suis allé jeter la clé du pavillon, celle dont vous vous serviez pour entrer, la clé d'un ardent et beau passé dont il ne reste que le souvenir, la clé du pavillon où erre l'ombre de Lucinde nue.

HISTOIRES DE FEMMES

J'AIME les histoires de femmes. Elles nous en apprennent plus sur l'homme qui les raconte que des femmes sur qui on les conte.



Dans le train, j'ai songé à une rencontre faite, ces jours derniers sur la Place Saint-Marc, d'un de mes camarades de collège; je ne l'avais pas vu depuis bien des années, mais je l'ai facilement reconnu. Il a récemment dé-

couvert Venise et il est, comme il dit, fort « emballé sur elle ». Pour lui Venise est la « Ville de Volupté ». Comme je l'avais su, dans sa jeunesse, fort porté sur les femmes, je ne doutais pas qu'il eût voulu expérimenter celles d'ici, et je l'interrogeai sur ses amours vénitiennes. Voici à peu près ce qu'il m'en confia :

« C'était au printemps et, tu sais, mon vieux, le printemps, c'est le printemps... J'étais seul; je m'ennuyais de ma solitude. Alors je me mis à courir les filles. J'en remarquai vite une qui, le soir, faisait les galeries de la Place Saint-Marc. Elle n'avait rien de très particulièrement vénitien, mais elle avait une assez élégante dégaine, une robe bien coupée et un gentil chapeau garni de rouge. Je l'abordai. Par des calli obscures, elle me conduisit près du Ponte Sant'Antonio. C'était là qu'elle habitait. Elle me fit monter un étroit escalier et je pénétrai dans une chambre, basse de plafond, occupée presque entièrement par un grand lit et une toilette assez bien agencée. Les murs étaient ornés de japoneries de pacotille : estampes, éventails, poupées. Je ne savais guère d'italien et elle, à peine quelques

mots de français. Cependant, nous nous entendîmes sur l'essentiel. A la lumière d'une ampoule électrique, je la regardai mieux. Elle avait un visage agréable et les yeux légèrement bridés, quelque chose d'un peu japonais et qui me fit comprendre la présence des éventails et des poupées. Elle s'appelait Nara et elle était, me dit-elle, la maîtresse d'un officier de marine. Il y a en effet à Venise une station de torpilleurs, mais tu penses bien qu'elle n'était pas à un seul de ces messieurs. Cependant, elle s'était déshabillée et moi aussi. Je la rejoignis sur le lit où elle était étendue. Elle avait un corps menu, non sans grâce, mais fatigué par l'amour. Je la pris sans dégoût et sans plaisir. Il faisait chaud. La fenêtre était ouverte sous le rideau et on entendait les pas des gens qui passaient dans la calle et des voix italiennes qui s'interpellaient. Je n'ai plus revu Nara, mais cette passade m'avait mis en goût et je continuai mes expériences vénitiennes...

« Ce fut ainsi que je suivis une autre fille rencontrée dans la Merceria. Celle-là était une prostituée de basse catégorie. Elle portait le châle à franges et les grosses coques de che-

veux. Elle avait un étrange visage, ardent de fard, obscène, provocant et marqué de petite vérole. Elle logeait derrière San Zulian dans un taudis d'une saleté repoussante. Je payai et m'en allai, je ne suis tout de même pas si imprudent. Je fis de même une autre fois avec une fille qui m'aborda près du Ponte delle Ostregghe. Son visage m'avait attiré, mais son anguleuse, maigre et pauvre nudité me découragea...

« Pour ma quatrième expérience, j'eus recours à la maquercelle qui m'avait fait ses offres de service, un soir où je rôdais auprès du baccino San Gallo, derrière les Procuraties. La vieille avait un fort accent tudesque. Je pris heure avec elle. Elle fut exacte et me mena dans une calle, voisine de la Frezzaria. On me laissa seul dans une chambre assez propre. Au bout de quelques instants parut une assez belle fille brune, coiffée en bandeaux. Elle savait un peu de français et me dit qu'elle était modiste de son état, et que son père était « maestro », c'est-à-dire maître d'école. Comme toutes ses amies, elle « faisait les étrangers de passage ». Je me laissai donc faire et n'eus pas trop à m'en repentir... C'est

tout ce que je peux t'apprendre sur l'amour à Venise. Ton Casanova en savait plus que moi, n'est-ce pas?...



B... était grand suiveur de femmes. Il passait beaucoup de temps à chasser ainsi l'aventure; il y mettait une grande application et disait que « cela rendait ». Comme je lui demandais en quelle proportion, il me donnait un chiffre. Il m'avoua un jour qu'il s'était fait faire des cartes portant ce seul mot « Député », et il les glissait discrètement. Il prétendait qu'alors son « pourcentage » augmentait sensiblement.



« C'était dans le train qui va de Cannes à Nice. Il restait une place dans le wagon. A une station monte un grand garçon qui vient occuper le siège vacant. A peine assis, il tire

de sa poche un portefeuille et du portefeuille une lettre qu'il déplie et qu'il se met à lire. La lecture achevée, il la recommence, puis pose ses lèvres sur le papier. Cela fait, il s'agite, puis enfin s'adressant aux personnes présentes : « C'est une lettre que je viens de recevoir de ma maîtresse, et elle est si jolie, cette lettre, si tendre, que je vous demande la permission de vous la lire. » Et il la lit. Je me suis demandé longtemps si c'était un farceur ou un niais. »

(Lettre de M^{me} N. à M. C. L.)



Il l'avait épousée sur le tard. Il était pauvre; elle était riche. Il en avait assez de sa bohème mondaine, de sa longue vie d'expédients qui n'était en rapport ni avec sa naissance, ni avec ses goûts. Ce fut entre eux un échange. Il lui donnait son nom; elle lui apportait sa fortune. A cela s'ajoutaient des convenances réciproques, une sympathie mutuelle. Tout bien pesé, le mariage eut lieu. Marié, il cessait d'avoir recours à l'ami complaisant qui vous

oblige et qui vous fait sentir qu'on lui doit plus que ce qu'il vous a prêté; il cessait d'aller à pied ou en fiacre; il quittait son modeste rez-de-chaussée. Désormais, il aurait à ses ordres un équipage, il habiterait un vaste hôtel. Un nombreux domestique remplacerait son unique femme de ménage. Nous en fûmes tous heureux pour lui. C'était un homme charmant, d'une rare distinction d'esprit, de manières raffinées, discrètement spirituel, tout en nuances, gentiment ironique et qui devait mettre de cette ironie à juger sa nouvelle situation.

Sa compagne, assortie à lui par bien des points, n'avait pas tout à fait la même finesse. Elle était d'une autre race, d'un autre milieu, d'une autre éducation. Très intelligente d'ailleurs, elle ne manquait nullement de bonne volonté conjugale, pourvu que cette bonne volonté ne la forçât pas à changer ses habitudes. Elle avait fait une première expérience matrimoniale qui n'avait pas réussi. Celle qu'elle tentait maintenant était toute différente et elle entendait la mener à bien. Elle était décidée à faire de son mieux pour rendre heureux l'agréable compagnon qu'elle s'était choisi.

Le voilà donc installé dans sa nouvelle condition dont il sentait les avantages. N'est-il pas rassurant de n'avoir plus à penser au lendemain? N'est-il pas reposant d'être affranchi des petites difficultés de la vie? Les premiers temps, il fut donc tout au plaisir de cette sécurité; il fut sensible au bien-être qu'elle lui valait, mais il ne tarda pas à distinguer certaines imperfections. Il en était choqué, mais il n'était pas homme à s'en plaindre. Il eût trouvé aussi indélicat de ne pas s'en apercevoir que peu délicat de laisser voir qu'il s'en apercevait et il prenait, de sa réserve et de sa clairvoyance, une satisfaction un peu amère dont il tempérerait l'amertume par une ironie silencieuse...

Pourquoi avait-on conservé aux harnais et aux voitures le chiffre du précédent mari?... C'était un rien, mais les « riens » comptent. Il y avait mieux. Pourquoi, dans l'hôtel, l'appartement qu'il occupait n'était-il ni à la place, ni à l'étage où il aurait dû être? Il y avait là une légère inconvenance, d'autant plus qu'il y était logé incommodément et à l'étroit. Il n'était pas homme à réclamer, mais il était homme à faire sentir l'incorrection du procédé.

Quand on montait le voir, on le trouvait, le nez chaussé de grosses lunettes, et occupé à lire un livre de format minuscule et de texte nain. De ces livrets en miniature, il avait toute une collection et quand on lui faisait remarquer qu'il se fatiguait la vue à cette typographie de poupées, il laissait entendre que l'exiguité de son logis l'obligeait à se contenter de cette bibliothèque lilliputienne et qu'il ne pouvait recourir à des volumes d'un format plus encombrant. Cela était dit, non comme un reproche, mais glissé négligemment avec un sourire désenchanté et amusé à la fois, car cette comédie, dont il savait l'inutilité, le divertissait par l'emploi d'une finesse qui « ne portait pas », mais dont il goûtait, à part soi, toute la malice secrète.

Ce charmant et singulier mari ne manifesta jamais autrement que par des signes discrets ce qu'il pensait de certaines façons de se comporter à son égard et qui étaient, plutôt qu'un manque d'attention à ses aises et à ses justes susceptibilités, l'effet d'une sorte d'incapacité à se rendre compte des imperceptibles vexations qu'on lui imposait involontairement. Ce ne fut qu'après sa mort qu'on eut connaissance

de ces menus griefs. On trouva dans ses papiers un carnet où ils étaient minutieusement consignés, en termes mesurés, mais dans leurs plus subtils détails. A ce réquisitoire posthume il avait joint quelques « pensées », parmi lesquelles se rencontrait celle-ci : « L'égoïste est celui qui ne pense pas à moi », et une autre, recopiée des Maximes de La Rochefoucauld, où il est dit que, s'il est de bons mariages, il n'en est pas de délicieux.



Il parle lentement, comme quelqu'un qui se souvient.

« Imaginez un garçon de dix-huit ans, amoureux fou et sans expérience de l'amour; une jeune femme aussi inexpérimentée et aussi folle que lui. Il est son premier amant; elle est sa première maîtresse. Entre eux un mari préservé de tout soupçon par la sécurité particulière à son état et qui pousse le sentiment de son invulnérabilité jusqu'à inviter l'ami de sa femme à venir passer l'automne

dans la propriété qu'ils habitent la plus grande partie de l'année.

« Ce n'est qu'au début de la vie que nous arrivent de si surprenantes fortunes et il est bien qu'il en soit ainsi, car, plus tard, à en profiter, nous mettrions peut-être des réserves, des scrupules et des prudences qui nous empêcheraient d'en accepter les risques. A dix-huit ans on n'a guère de ces délicatesses et de ces soucis, aussi nos amoureux saisirent-ils avidement l'aubaine qui s'offrait à eux et n'y apportèrent ni scrupules, ni prudence. Il est vrai que des relations presque d'enfance justifiaient jusqu'à un certain point leur intimité et la familiarité où ils vivaient. Leur amour se masquait ainsi de camaraderie, et puis, aux yeux d'un mari, un petit jeune homme ne compte guère et pas davantage aux yeux d'une femme dont on est sûr, même si elle est délicieuse. Or celle-là l'est. Elle l'est par son charmant visage, son corps élégant. Elle l'est par sa jeunesse. Elle est mariée depuis un an à ce mari qui n'a rien de désagréable et qu'elle trompe avec une simplicité et un naturel admirables. D'ailleurs en le trompant n'accomplit-elle pas une sorte d'engagement de cœur ?

Elle donne à son amant, dans la femme qu'elle est devenue, la jeune fille qu'elle a été, avec qui il a gentiment et passionnément flirté. Il lui semble s'acquitter ainsi d'une juste restitution. Aussi n'a-t-elle guère résisté. Cependant elle n'a pas eu affaire avec un bien grand séducteur. Leur entente amoureuse s'est conclue d'elle-même. Ils obéissent l'un et l'autre à une impulsion mutuelle qui leur paraît une sorte de droit. Ils n'éprouvent aucun remords de leur conduite. Ils sont aussi à l'aise dans leur accord physique et sentimental que s'ils n'avaient pas à s'en cacher. L'amour facilite les aveuglements et ils s'aiment. Ils s'aiment avec imprudence, avec impudeur, avec une espèce de folie à profiter de la chance merveilleuse qui les a réunis en cette campagne isolée, en cette vieille maison des champs, aux maintes pièces vides ou inutilisées, aux vastes greniers, aux longs corridors sombres. Ils y abritent leur amour derrière les volets clos, dans l'ombre poudreuse des chambres inhabitées, sous la garde des serrures démantibulées. Ils y risquent la surprise, s'y jouent avec le hasard. Ils sont passionnément heureux.

« Ils le sont par les baisers furtifs qu'ils

échangent et par les étreintes où ils s'attardent. Ils le sont dans les abandons où ils oublient tout ce qui n'est pas leur amour. Ils se provoquent aux audaces et s'y livrent comme à un jeu où ils se défient. Une nuit, n'est-elle pas venue le rejoindre dans son lit? Jamais il ne l'a vue plus belle et plus voluptueuse. Le danger stimule son goût du plaisir. Il l'a tenue entre ses bras et elle s'est étendue auprès de lui. Ils ont enlacé leurs membres et confondu leurs souffles. Jamais encore ils n'avaient été l'un à l'autre ainsi et ils étaient si heureux qu'ils ont pleuré longtemps en écoutant dans le silence de la nuit le battement de leurs cœurs. Une autre fois ils ont passé une longue après-midi dans cette grande chambre où l'on entasse les meubles hors d'usage. Sur un antique canapé, recouvert d'une antique cretonne, elle s'est allongée nue. Elle avait défait sa coiffure et ils ont ri de se voir reflétés dans une vieille glace où ils s'encadraient et où ils avaient l'air d'une peinture lascive. Une autre fois encore, ils ont failli être surpris, et elle est devenue si pâle qu'il a cru qu'il allait mourir de sa pâleur. Souvent aussi ils quittent la maison pour de longues prome-

nades. Ils s'arrêtent au bord d'un talus, contre une haie. Il y a dans la forêt des places fleuries de bruyères où l'on est bien pour s'aimer.

« Puis c'est l'époque des premières chasses. On part de grand matin pour arriver à temps au rendez-vous. Il fait froid, l'air est vif où fument les haleines des chiens et le souffle des chevaux. Elle est fière et charmante, droite en selle, un voile enroulé à sa toque. Côte à côte ils cheminent. La meute donne de la voix. La chasse s'éloigne, se rapproche, se perd. Elle est perdue. Alors, ils mettent pied à terre. Que leur importe la bête lancée, sanglier ou renard. Ils sont l'un près de l'autre. Le vivant silence de la forêt les entoure. Peu à peu le jour baisse. Voici le moment du retour. Le soir, il y a dîner. Elle a quitté l'amazone. Il aperçoit la naissance de sa gorge et il pense à tout son corps. Il la regarde, il est heureux et il souffre. On l'entoure, on la complimente. Elle répond, elle rit. Il est jaloux. Qu'est-il pour ces gens? Il n'est que le petit jeune homme en villégiature chez des voisins. On l'a invité avec eux. Il n'est rien et cependant c'est lui, quand on rentrera à la maison, qui, par quelque stratagème, trouvera le moyen de

baiser furtivement cette belle bouche. Demain, ils passeront la journée au kiosque.

« Il est situé dans la partie la plus reculée du parc. De là, on en domine l'étendue. C'est une cabane rustique construite en rondins et couverte de chaume. C'est une de leurs retraites. Une seule allée y conduit. A l'intérieur, ils ont étalé une litière de genêts dont ils aiment l'odeur amère. Ils s'étendent sur cette couche sylvestre. De là on ne voit que des cimes d'arbres jaunissantes. Parfois un cri d'oiseau et, de loin en loin, un coup de fusil. Chaque fois ils sourient; ils savent qui est ce chasseur. Il rapportera ce soir quelque perdrix ou quelque bécassine. Ils écouteront ses récits. Le feu flambera dans la grande cheminée. Ils pensent tous deux aux souvenirs que leur laisseront ces jours qui vont finir, après lesquels ils se retrouveront ailleurs, car ils n'imaginent pas la vie sans les plaisirs qu'ils prennent l'un de l'autre. Déjà ils songent aux stratagèmes qu'il faudra inventer, aux ruses qu'il faudra employer. Ils sont prêts à renouveler toutes leurs imprudences, à tout hasarder, à tout risquer. Leur amour leur est tout; elle est sa première maîtresse; il est son

premier amant. Ils ne font qu'un corps et qu'une âme et ils ne savent pas qu'un jour ils s'oublieront mutuellement jusqu'au moment où le souvenir leur reviendra, au bout de la vie, de leur jeunesse lointaine.



Quand C... devint amoureux de M^{me} de B..., il se rendit compte du trouble qu'elle allait apporter dans sa vie. Il la savait exigeante, capricieuse, évasive, inexacte. « Madame, lui dit-il, je vous aime; je veux bien souffrir, mais je ne veux pas attendre. »



Voici ce qu'il m'a raconté. Il était l'amant de M^{me} de D... Assez souvent, en l'absence de son mari, elle le recevait, le soir, chez elle et il arrivait qu'il y passât la nuit. Une fois monté dans la chambre de M^{me} de D..., il se mettait à

l'aise en attendant qu'elle vînt le rejoindre au lit d'où il décampait au petit jour, lorsque tout dormait encore dans l'hôtel. Lcs voilà donc, ce soir-là, couchés d'assez bonne heure quand, soudain, la porte s'entr'ouvre. M. de D... était revenu de voyage à l'improviste et, comme il n'était pas une heure indue, il venait avertir sa femme de son retour. Or, comme il y avait de la lumière dans la chambre, il avait certainement dû voir ce qui s'y passait, bien que, la porte entr'ouverte et la tête avancée dans l'entre-bâillement, il eût vivement refermé. Grand émoi dans le lit. Mon ami saute à bas, court à ses vêtements. Rien de plus ridicule que d'être surpris à poil chez une dame et M. de D... peut entrer d'un moment à l'autre, qu'il se soit retiré pour amener des témoins ou pour aller chercher une arme. Cependant, aucun bruit. Les minutes s'écoulaient. M. de D... ne reparait toujours pas. Cela dure ainsi pendant près d'une heure. Toujours rien. Au bout de ce temps, mon ami prend son parti, celui de s'en aller, dût-il dans l'escalier faire quelque ennuyeuse rencontre. Le voilà donc sur le palier. La main à la rampe, il descend à tâtons. Sans doute est-il gu-tté, attendu. Il va falloir

s'expliquer, se colleter peut-être. Ma foi, tant pis! il a des poings solides et il arrivera ce qu'il pourra. Il n'en est pas d'ailleurs à sa première affaire. Mais pourquoi cet imbécile de D... a-t-il fait cette rentrée intempestive et grotesque? Cependant il continue à avancer. Toujours personne. Il est dans le vestibule; il tourne la clé, pousse le verrou. Il est dehors. Un fiacre passe, il le hèle et se fait ramener chez lui. Il n'en sortira plus avant d'avoir reçu les témoins de M. de D.. « Eh bien! mon cher, me dit-il, je les ai attendus toute la journée, ces témoins, et toute la journée encore du lendemain. Je commençais à m'ennuyer. Le soir, je m'habille et je vais au cercle pour en finir. Naturellement, je tombe sur D... Bon, me dis-je, ça y est. Eh bien! ce n'y était pas du tout, du tout. Ce D... avait plus d'estomac que je ne pensais, seulement figurez-vous que, pendant huit jours, il ne m'a pas tendu la main. »

*DOUZE QUATRAINS
D'ALMANACH*

à M^{me} Maurice Vasseur.

Sur leurs almanachs les dames
Inscrivent, d'un air très doux,
Les projets les plus infâmes
Qu'elles forment contre nous.



Consultez ce petit livre,
Madame, afin, chaque jour,
De savoir s'il vaut mieux vivre
Pour le plaisir ou l'amour.

Ta dernière page tournée
Sur l'inconnu de l'avenir,
Almanach miroir de l'année,
Tu nous offres son souvenir.



Comme un poisson sans arête
Un an est vite avalé,
Que l'on habite à Gaëte
Ou près du Grand Lac Salé!



Ce n'est pas du temps perdu,
Non, celui que l'on consacre
A son visage rendu
Couleur de rose et de nacre.



Vraiment ce chapeau vous coiffe
Bien, à s'en extasier,
Et son rouge éclat assoiffe
Par sa couleur de brasier.



Ne prends pas cet air féroce,
De la jeunesse envieux,
Parce que ton âge endosse
Un habit, d'un an plus vieux.



Avec regret je le constate,
Au triste temps où nous vivons,
Les femmes ont la gorge plate
Et les cheveux pas assez longs.



J'aime que l'ardent crépuscule
Par où s'achève un jour en feu
Semble répandre en l'air qui brûle
La cendre acrienne d'un dieu.



Le vieux Monsieur qui regrette
Ce qu'il était l'an dernier
Voit, d'une humeur inquiète,
Décembre finir en Janvier...



Va-t'en, pour que te remplace,
Vieille année, un nouvel an,
Et qu'il ait meilleure grâce
Que tu n'as en t'en allant.



Sur leurs almanachs les hommes
Inscrivent, sous après sous,
Les sentiments et les sommes
Qu'ils ont dépensés pour vous...

DONC...

•

LES Chinois ont fait de la chauve-souris le signe du bonheur. Peut-être parce qu'elle apparaît au crépuscule, à l'heure des souvenirs, presque à l'heure des rêves.

Il disait de M^{me} C., : « Elle a les yeux de quelqu'un qui marcherait sur les mains. »

Pour les imaginations fortes, l'absence n'existe presque pas. Elle n'est qu'une présence silencieuse.

•

C'est un long garçon maigre, au visage pâle, aux mains nerveuses. Assis sur une chaise, il tient sa guitare comme une sorte de métier à musique et, soigneusement, corde par corde, ses doigts ingénieux semblent tisser une étoffe de sons.

Nous pardonnons plus aisément le tort que l'on nous fait dans l'esprit d'autrui que le tort que l'on se fait ainsi dans le nôtre.

Il n'y a pas d'amour sans qu'on souffre ou qu'on fasse souffrir.

Elle disait en regardant M^{me} B... : « Ah! comme cela m'ennuierait de vieillir avec tant de précaution! »

Il y a des êtres très purs qui meurent comme un cristal se brise.

Les pierreries devraient être parfumées. J'imagine l'odeur aiguë et gelée du diamant,

l'odeur acide et fraîche de l'émeraude, l'odeur lourde et brusque du rubis, le faible bouquet incertain de l'opale, la senteur féminine et nacrée de la perle.

Certains gens ont ceci de remarquable qu'on les rencontre toujours où l'on n'aimerait pas aller souvent.

Il y a des amitiés d'esprit qui finissent en amitiés de cœur.

Il se fait dans les sentiments un obscur et sourd travail de destruction dont rien ne nous avertit et dont nous nous apercevons toujours trop tard. Le bonheur demande une vigilance continuelle. Il faudrait y être attentif, le surveiller avec clairvoyance, mais le bonheur rend aveugle parce qu'il éblouit.

Il y a dans la vie l'heure de la flamme et l'heure de la cendre.

Le repas qui, en province, suit ordinairement les funérailles m'a toujours paru un reste de cannibalisme. On s'y console avec des victuailles du regret de n'avoir pu manger, vivant, le défunt.

Il disait de M^{me} X... : « Quand elle sort son coupe-file, on se demande toujours si ce n'est pas sa « carte » de la Préfecture de police. »

Je me souviens d'un rêve bizarre. Une vallée étroite dominée par un énorme pan de rocher. Ce rocher était damasquiné d'arabesques d'or et, par endroits, incrusté de mosaïques. Le fond de la vallée était occupé par un petit bois d'arbres au feuillage doré et, de ces arbres, s'envolaient de merveilleux oiseaux aux plumages multicolores, mais on entendait dans le silence le bruit de la mécanique qui faisait mouvoir leurs ailes. Alors un singulier personnage est sorti du bois. Il était costumé en tzigane et faisait des saluts ridicules. C'était lui qui avait ciselé les roches et fabriqué les oiseaux artificiels.

Il y a encore dans la forêt de Chantilly des bornes du temps des Condé, de belles bornes marquées d'une fleur de lys que le duc d'Aumale ne manquait jamais de saluer, au passage, d'un coup de chapeau.

Je rencontre le peintre T... Il vient de dîner avec son confrère X... et il se frotte les mains de contentement. « J'ai été terrible. » — « Que lui avez-vous donc dit? » — « Je lui ai parlé d'un autre peintre. »

Au théâtre on peut peindre des sentiments vrais à condition de les exprimer conventionnellement.

Par un beau clair de lune, c'est sur l'eau qu'il faut se promener. Les routes terrestres sont trop rudes; le roulement d'une voiture est gênant. Ce qu'il faut, c'est le glissement d'une barque, son balancement insensible.

Douce et tiède journée d'automne, une de ces journées où, dans l'air immobile, les

feuilles semblent tomber par lassitude et par fatalité.

Cette femme vous regarde comme si un serpent allait vous piquer.

Le rêve secret de l'amitié est que nous puissions compter sur nos amis sans qu'ils aient le droit de faire fond sur nous.

Il disait de A... : « Il n'entend pas ce qu'on lui dit à force d'écouter ce qu'il va dire. »

Le sourire confie au rire la joie dont il ne veut plus.

B... me dit : « Il est plus décent de mourir à la campagne. A Paris, on dérange tout le monde. Ainsi mon père, à C..., a eu un enterrement délicieux. »

La pluie anime la nuit de soies et de griffes invisibles.

L'amitié donne le sentiment du durable; l'amour, celui de l'éternel, et c'est l'égoïsme qui survit à l'un et à l'autre.

Le vin est une espèce de fard intérieur qui embellit, un instant, le visage de nos pensées.

Je connais des amis qui s'aimeraient vraiment beaucoup, s'ils pouvaient se supporter.

« N... est un des hommes que je détesterais le plus, disait-il, s'il n'était un de ceux que j'aime le moins. »

Il n'y a ni discrets ni indiscrets. Les uns redisent tout de suite ce qu'on leur a conté; les autres le répètent plus tard, et tous inventent ce qu'on ne leur a pas dit.

Il y a des êtres qu'avant d'avoir vus on a déjà oubliés.

On ne devrait livrer au monde que les heures dont on ne ferait rien pour soi-même.

X... disait injustement, mais plaisamment, du *Journal des Goncourt* : « C'est l'œuvre de Mouchard et Pécuchet. »

X..., disait de Z..., : « Il est soi dans les moindres choses. »

Après le déjeuner la Duse est venue. Je ne l'avais jamais vue que sur la scène. Son entrée n'a rien de théâtral. Elle est vêtue de noir et coiffée d'un chapeau quelconque posé sur ses cheveux blancs, un chapeau qu'elle enlève et jette négligemment sur un fauteuil. Je la regarde. Elle est de taille moyenne, sans élégance, mais il y a en elle une dignité et une noblesse naturelles. Son visage est terne et fatigué, mais la tête est bien construite et les yeux sont douloureusement magnifiques. Singulière figure, vraie figure de tragédienne dont les traits ne sont que ce qu'il faut pour permettre toutes les expressions. Ce visage fait penser à un écran propice à des projections pathétiques. Par lui-même, il n'est rien. C'est un visage vacant, si l'on peut dire. La

peau en est épaisse et jaune: Un visage de Vénitienne. La Duse est de Chioggia.

Elle parle. Parfois elle mêle à son français une phrase italienne. Alors on dirait qu'elle vient de chanter. C'est très beau. Elle parle; elle dit en courtes phrases sa peur des grands publics, son désir de jouer pour peu des œuvres rares, de réciter des poèmes. Puis elle se lève, parcourt la galerie, s'arrête devant un tableau, regarde un bibelot. Quelqu'un lui dit : « C'est une belle maison, n'est-ce pas? » Elle se tait un instant et je l'entends qui murmure, comme à elle-même : « Une maison, je voudrais tant avoir, à moi, une petite maison: » Et sur son visage se peint la lassitude de sa vie errante, le désir de repos de la femme vieillie...

J'ai entendu dire de M^{me} C... : « Comme on voit bien qu'elle a été encore jolie. »

Il vaut mieux savoir écouter que savoir répondre. Chacun est plus content de ce qu'il dit que de ce qu'on lui saurait dire.

« Pourquoi vous teignez-vous? » demandait-on à la vieille M^{me} B... — « C'est plus gai », répondit-elle.

Au fond d'une tasse, quelques noires brindilles de thé imitent, sur la blancheur de la porcelaine, l'écriture d'un caractère chinois.

« M. le Duc a attendu la mort, comme sa voiture quand il l'avait commandée. »

(Le domestique du duc de B...)

J'ai rêvé, l'autre nuit, que j'inventais le moyen de parfumer les ailes des papillons.

Ces hauts paravents de laque noir avec leurs angles, leurs rentrants, font penser à la Grande Muraille de Chine.

Dans une grande cuvette en cristal, pleines d'eau, baignent des coquillages de couleurs et de formes diverses, qui se mêlent, se nuancent, s'irisent, forment une sorte de « julienne » marine, de potage pour sirènes.

On n'a peut-être jamais d'autre grande passion que soi-même.

En parlant d'un mariage possible de M. H... et de M^{me} D..., il disait : « Ce serait répugnant, mais raisonnable. »

Mallarmé disait de Hugo : « Quel poète il aurait été, s'il avait eu quelque chose à dire! »

Ce n'est pas sa vie que l'on regrette en mourant, c'est la vie.

Le baron P..., grand avare, fait laisser ouverte la porte de son hôtel pour que le concierge n'ait pas à tirer le cordon. Il dit que le cordon s'use et que c'est une dépense plus grande qu'on ne croit.

Elle fut de ces femmes que tout le monde regrette et qui ne manquent à personne.

B... à propos d'un dîner, m'é disait : « Quelle idée d'inviter des gens aussi peu sûrs que ma femme et moi ! »

Si j'avais à décorer d'allégories un salon parisien, j'y peindrais au plafond le dieu Argus et la nymphe Echo.

L'homme méprise l'homme partout ailleurs qu'en celui qu'il est.

« C'est une femme d'intérieur, disait-elle de son amie; elle ne s'est jamais occupée que de ses enfants et de ses amants. »

Le souvenir, c'est ce qui reste de mémoire à l'oubli.

Les psychologues me font souvent penser à des horlogers habiles à monter et à démonter une montre et qui oublieraient de regarder l'heure qu'elle marque.

J'entends encore la vieille baronne de G... déclarant avec la dignité « qui la caractérisait » et le sentiment d'émettre une vérité éternelle : « Mon père, le marquis de B... — homme d'infiniment d'esprit, disait qu'il faut se couper les ongles des pieds en carré. »

Les femmes éprouvent à tromper un plaisir que l'homme le plus féminin ne ressentira jamais.

Nous ne savons peut-être rien des femmes.

Vivre avilit.

La solitude est le tombeau vivant de tout ce qui est mort en nous.

L'amour est un sentiment singulier, le plus changeant à la fois et le plus indestructible. Il se transforme, s'effrite, s'éparpille, mais, à l'analyse et dans le souvenir, se recompose et se reconstitue intact.

Les femmes mentent bien, parce qu'en mentant elles croient presque dire la vérité.

La solitude est utile. Il faut parfois ne parler qu'avec soi-même. On entend alors de dures vérités ou d'agréables mensonges, selon qu'on s'analyse ou qu'on s'imagine.

Le vieux duc de M... mariait sa petite-fille au petit-fils de son ami le marquis de P... Quelques jours avant le mariage, le marquis de P... meurt. On ne sait comment apprendre cette nouvelle au duc. Les deux vieillards sont du même âge. La mort de l'un peut effrayer l'autre. Enfin, on se décide à dire au duc la mort du marquis. Il écoute, réfléchit un instant, puis, se tournant vers sa petite-fille : « Je suis heureux, mon enfant, que l'événement qui retarde ton mariage ne vienne pas de notre côté. »

Il y a un moment cruel pour les femmes qui vieillissent et qui vieillissent dans trop de luxe, le moment où ce n'est plus elles qui intéres-

sent, mais ce qui les entoure, où l'on regarde ce qu'il y a à leur mur et non ce qu'il y a sur leur visage.

On demandait une fois à Loti pour quel candidat il voterait à l'Académie: « Pour le moins laid », répondit-il.

Il disait de X..., maigre et barbu : « Il a l'air d'un fleuve à sec. »

La tristesse enveloppe, l'ennui pénètre.

Baudelaire, une âme savante, torréfiée, triée, comme un très bon café et d'où s'exhale l'arome poétique en une liqueur noire, odorante et profonde.

Mallarmé disait que, dans le cérémonial de l'enterrement, l'eau bénite jetée par les assistants sur le catafalque, est « le don des larmes mis à la portée de tous »,

« Quand l'homme; vers trente ans; après avoir goûté la fleur de ses contemporains et achevé son investigation de la vie, veut s'isoler, se concentrer, rentrer en soi-même, alors la Foule, jalouse de cette fuite, délègue auprès de lui quelqu'un qui la représente : sa Femme: »

(Mallarmé, un Soir.)

« Quand je rencontre un homme, me dit un jour Mallarmé, qui mène à son bras une belle femme, j'ai envie de m'approcher de lui, de lui sauter au cou, en disant : « Comme je vous remercie de l'aimer ainsi et de tout ce que vous m'évitez et que j'eusse sans doute fait pour elle, des fautes, des folies, des crimes peut-être! »

Il fait presque nuit au jardin. Les branches qui vous frôlent ont, dans l'ombre, une réserve, et comme une timidité charmante.

Stylés. Celui de C... : Un éclair dans une bouteille d'encre. Celui de R.. : Un volcan qui ne lance que de la cendre.

Elle est assise. Elle tient deux glaces à main qui sont comme des raquettes de miroirs où elle jouerait avec son image.

J'aime les pommes de pin. Il y en a de grosses, aux écailles disjointes et qui s'écartent; d'autres imbriquées et qui se resserrent comme secrètes. Certaines ont l'air d'être en bronze, certaines sont comme laquées. Il y a en elles je ne sais quoi de marin. Elles font penser à des coquilles, à des poissons que les marées de l'air et les courants du vent laissent là, abandonnent, et que le pas rencontre.

Enfermez dans une chambre bien close dix amis intimes, Dites-leur qu'il y a un million pour le dernier survivant, Vous verrez!

Il y a des visages dont le vieillissement n'est que les états d'âges successifs, qui ont une manière de vieillir stoïque où leurs traits se transforment, mais se reconnaissent. Chez d'autres, la vieillesse est comme l'apparition d'une magie de laideur et comme l'effet d'une

farce de la nature. L'âge fait les mégères ou les aïeules.

Musique : de souples et pâles rubans se nouent et se dénouent, n'ornant rien, sinon peut-être un tulle environnant quelque mystérieuse illusion de fantôme; des matières fluides et précieuses; vapeurs qui enveloppent des pierreries...

Bruit de durs rubis heurtés, moins sonore qu'un choc de cristal, plus cristallin qu'une rencontre de métaux...

Un son qui va devenir une voix...

Appels de quelqu'un de par delà la vie, dans une langue qu'on a comprise avant de vivre...

Des fioles de cristal éparses en un riche salon obscur et mélancolique où s'épanouit dans chacune une rare et précieuse fleur. Le bouquet se fait dans l'esprit.

Benjamin Constant avoue quelque part n'aimer la poésie en aucune langue.

Dimanche des Rameaux. Maison de Santé

de la rue R... — Dans la chambre nue aux murs ripolinés, dans la chambre laïque où manquent le crucifix et le bénitier, c'est au thermomètre pendu à la tête du lit que l'infirmière a fixé le brin de buis pascal.

X.., disait à M^{me} I...: « Vous êtes l'Immaculée Déception. »

Si vous battez une femme avec une fleur, prenez plutôt une rose. Sa tige a des épines.

Le vieux ménage X... a quelque chose d'à la fois aristocratique et campagnard, lui, avec son aspect de jardinier de château; elle, avec son air de rendez-vous de chasse abandonné.

La goutte d'encre que la plume tire de l'encrier, n'est-elle pas un peu, sur le blanc linceul de la page, comme une sorte de noir adieu à notre pensée morte dont elle nous sert à tracer la figure et le squelette?

« Par le nombril du Pape! » exclamation

qu'emploient certains écrivains modernes et qui n'est pas de trop bon goût.

Bescherelle, *Dictionnaire*, tome II, p. 651.

A. — N'est-ce pas le portrait de M^{me} C... jeune?

B. — Prenez garde, vous feriez croire qu'elle ne l'est plus.

Ce B...! Il s'est fait une arme de sa médiocrité; avec cela quelque chose d'humble, de battu, de bon, si bien qu'à le voir réussir on a envie de dire : « Il le mérite, mais il n'en est pas digne, »

J'ai entendu Degas dire de Meissonnier : « On distingue deux périodes dans son art, l'une où il représentait des personnages Louis XVI avec leur montre dans leur gousset; l'autre où ils la tenaient à la main. »

Autour de Tristan et d'Yseult, l'orchestre semble tisser de la nuit et ourdir le voile du Destin.

Il y a des gens si lourds, si grossiers que, pour eux, « l'Heure du Berger » doit être plutôt « l'Heure du Bouvier ».

Degas est là. Le dîner est donné en son honneur. Degas a soixante-quatorze ans et paraît encore vigoureux. Le regard est étrange des yeux sous leur haute et profonde arcade sourcilière. Il a le teint clair, la barbe blanche; de longs cheveux gris bouclent sur la nuque. Il y a dans toute sa personne un air de probité. Parfois passe sur son visage aux traits immobiles et comme paralysés une singulière expression de malice. Il impose le respect et éloigne la familiarité. Aussi la conversation languit-elle un peu jusqu'au moment où Degas se met à conter des histoires assez comiques sur le Naples de sa jeunesse où l'on voyait, à certaines heures, passer dans la rue le « loueur de pots de chambre ». Puis on parla des vieux usages d'autrefois et quelqu'un rappela ce château où, les cabinets faisant défaut, on avait placé, sur l'escalier, une chaise percée près de laquelle étaient disposés un domino et un masque pour assurer l'incognito de l'occupant.

L'âme n'a de saisons que les sentiments qui la colorent.

Il y aurait à faire un petit manuel qui s'intitulerait : *Répertoire des délicatesses sentimentales à l'usage des amants des deux sexes.*

Quand on s'aime, on se le dit trop et on ne se le prouve pas assez.

La perfidie est la forme de méchanceté des délicats.

On se dit : je voudrais être heureux, comme je l'ai été tel jour, à telle heure. C'est au passé que l'on prend ses modèles de bonheur. On veut se retrouver dans l'avenir avec l'impression d'être le même. Toujours cette lutte contre la fuite du temps...

Le renom d'habileté vient souvent de maladresses dont on a su tirer parti.

X..., à qui l'on reprochait, n'étant plus jeune, de trop aimer les femmes, répondait : « Que voulez-vous, mon cher, on n'est vieux qu'une fois! »

X... disait : « Ce n'est pas avoir été l'amant d'une femme que de l'avoir b...lée trois ou quatre fois sur un canapé, à son jour de réception, entre deux visites. »

J'ai entendu dire à un jeune homme : « Tout ce que je crains, c'est de devenir amoureux d'une jeune fille sans dot. »

« Je ne ferai un mariage d'amour, disait B..., que si je ne peux faire autrement. »

Que de gens ne sont supportables que dans la mélancolie! La gaiété les « endimanche ».

J'ai entendu dire d'un médecin : « Il a plus de malades qu'il n'en peut tuer. »

Il faut, devant les femmes, s'incliner assez bas pour qu'elles ne vous voient pas sourire de leurs prétentions.

Il faudrait pouvoir peindre les faces de l'invisible et écrire les paroles du silence.

Il y a certains vers qui émeuvent ce qu'il y a en nous de plus taciturne et de plus secret.

Quoique la plupart des gens soient uniquement occupés d'eux-mêmes, ils trouvent encore le temps de s'apercevoir des défauts d'autrui.

Le passé ne meurt pas. Il fait le mort. L'oubli est transparent. Derrière lui le passé reparaît, plus mélancolique d'être insaisissable, de n'être qu'une ombre.

Il se croit tout le talent qu'il refuse aux autres.

On peut connaître les hommes, mais on ne peut guère que deviner les femmes.

Je pense à une chambre dans une antique maison, une chambre aux panneaux sculptés dans un goût pompeux et frivole, aux graves in-folios de linguistique, de théologie et de magie, aux vitres couleur de la mer et du crépuscule, à l'âtre où, parmi les cendres fines, flamberaient d'odorants fagots de genévrier et de santal... Je pense à vous, Charles Baudelaire, hôte de tout ce qui est somptueux et fané, âcre et cendreur, mystérieux et docte!

Ce qui m'ennuie dans La Fontaine, ce sont les animaux.

Il y a plus d'animaux dans Saint-Simon que dans La Fontaine, seulement ce sont des hommes.

Par déférence pour la mode, les femmes consentent volontiers à paraître ridicules. Elles ne s'en trouvent que plus de mérite à être tout de même charmantes.

A Toulon, les Cariatides de Puget, leur belle pierre jaunie, leurs torses musculeux, bombés comme des voiles de navire. Ils sont gonflés comme des outres, ces hercules marins! Ils semblent avoir trop respiré les vents du large.

La vie est une étoffe qui ne prend forme et couleur que sur le destin d'autrui. De celle qui nous vêt nous ne sentons que la trame.

Un pas sur les feuilles tombées est toujours mystérieux.

Conte. La mort du Plagiaire. Il meurt en s'écriant : « C'était écrit! »

Quelle drôle de société que la nôtre où les forçats sont devenus des espèces de rentiers coloniaux, ont permission de se marier et droit de se reproduire!

Mallarmé parle du définitif, de l'immuable, du costume moderne : « Si j'avais à peindre

le Jugement dernier, ajoute-t-il, je le peindrais en habit noir. »

Le fond de l'ennui ou de la tristesse n'est pas que le temps passe trop vite ou trop lentement, c'est qu'il passe.

B... me raconte qu'à Calcutta, lorsque Lord D... devait recevoir à sa table le haut négoce de la ville, il y faisait asseoir aussi trois singes apprivoisés, qu'il avait.

C'est un châle de l'Inde ou de la Perse. Plié, il remplit un étroit carton de ses vives couleurs confondues; quand on le déplie, il devient très grand, grand à envelopper un corps debout. Il devient une chose vivante, ailée, une sorte de papillon multicolore, léger, abondant. Son souple tissu est d'une laine extrêmement fine, traversée de bandes soyeuses; il est peint de longues palmes, dont les rouges sont différents, qu'entoure un décor de fougères. Et ce dessin, au moindre mouvement, se transforme, se recompose, toujours harmonieux et

divers. Il évoque, ce châle, des images de chaleur, de danses, de parfums, des nudités odorantes et ambrées. Il est éclatant, variable, minutieux.

Il y a des femmes qui entrent en coup de vent; elle, elle entre en coup de foudre.

Si tu es en retard, ne t'arrête pas pour regarder l'heure.

Il ne faut jamais prendre le parti des femmes; elles finissent toujours par avoir raison.

Parfois, comme l'autre nuit, on entend passer auprès de soi les robes du vent.

... Il a tout l'esprit qu'il veut avoir et en a plus qu'il ne faudrait.

On ne raconte avec vérité que ce qui n'a pas été.

.

Les hommes s'apparaissent les uns aux autres, plutôt que bêtes ou méchants, absurdes. Le fond des rapports qu'ils ont entre eux est une incompréhension mêlée d'un peu de mépris.

Mallarmé me disait d'une jeune femme, d'aspect mélancolique : « Elle a sur le visage ce rien de désolation qui nous suffit. Nous ne demandons pas plus. »

M^{me} B., disait de X... : « Il est très vain de ce qu'il a et un peu envieux de ce qu'il n'a pas ».

Imaginons un pays que nous appellerions les Iles Ridicules. Peuplons-les de la plupart de nos amis et allons leur y tenir compagnie si nous avons quelque bon sens.

Il a un tel sentiment de la justice que cela ressemble à de l'envie.

Sur ce papier, Napoléon et sa famille ont

signé le contrat du mariage de l'Empereur avec l'Archiduchesse Marie-Louise. La signature de l'Empereur, en son zig-zag de foudre, perd son aspect d'écriture. Elle devient une arabesque de brusquerie et d'orgueil. On dirait le nom d'Allah. Ses caractères, d'apparence orientale, seraient dignes de figurer, sur une plaque de faïence, au fronton de quelque mosquée de la guerre ou d'une Mecque de la gloire.

M^m D... disait à sa sœur : « Tu devrais mettre du rouge; tu es si pâle que tu as l'air d'être peinte. »

Jour de l'an. Etrences, cadeaux. Offrandes propitiatoires, sacrifices de la peur au Dieu inconnu.

X... disait : « Des lettres d'amour, il faut bien en écrire. Il y a des choses qu'il n'est pas facile de demander de vive voix à sa maîtresse, de l'argent, par exemple. »

Cette femme, me disais-je, est si belle, si charmante que son indifférence même serait précieuse. Il y a des êtres, et elle en est, dont la seule présence suffit. La connaître et qu'elle nous connaisse, c'est déjà délicieux et le bonheur serait que nos destins se frôlent en quelque point. Dante aima ainsi Béatrice et le simple salut de sa Dame lui semblait une faveur suprême. Il est d'autres femmes... L'intimité de leur chair semble le seul moyen d'être un peu proche de leur âme.

Dialogue.

Le Pauvre

Monsieur...

Le Monsieur

Je n'ai rien sur moi, mon ami, adressez-vous ailleurs. Il n'y a pas que moi de charitable.

Les conversations mondaines consistent le plus souvent à dire du mal d'autrui et à penser du bien de soi.

On s'entend toujours. Il suffit de ne pas être du même avis.

Oscar Wilde disait que nous serons jugés par nos rêves.

Au Louvre. Salles égyptiennes. Ces statues bizarres et roides, sculptées dans une pierre polie et noire, ne les dirait-on pas des divinités aérolithes, des Dieux tombés d'un astre mort?

Il ne faut pas pousser l'ingratitude jusqu'à l'imprudence.

En voyant passer M. P... avec sa haute taille courbée, on a l'impression qu'il cherche à terre une épingle, celle qu'il saura toujours « tirer du jeu ».

De M. C... et de M^{me} D... : « Il l'adore et la déteste. Bref, il l'aime. »

Certains visages prennent dans l'amour, ou dans la mort une beauté particulière.

Les déceptions de l'amitié se guérissent par l'indifférence; celles de l'amour par l'oubli.

« Je n'aime pas tous mes amis, disait un jour S..., mais celui-là je le déteste. »

On peut raconter les peines de son esprit, mais on doit taire celles de son cœur.

Il faut, comme dit le proverbe, tourner sept fois sa langue avant de parler — et se taire.

Aller « dans le monde » consiste à parler avec des gens à qui l'on n'a rien à dire.

Les premières heures de l'amour sont comme les premiers pas sur la neige...

Les esprits réalistes se meuvent dans l'o-

paque, les esprits idéalistes dans le translucide. Les uns boivent dans de l'argile, les autres dans du cristal.

Mallarmé et Lilith, sa chatte noire. « A mesure, dit-il, que Lilith prend de l'âge, elle prend une figure plus humaine, et c'est mélancolique de voir ce beau regard ramper tout à coup et disparaître sous un meuble. » Et il ajoute : « C'est étonnant comme ces êtres sont faits pour emmagasiner la caresse. Ils en ont la forme même et donnent le plaisir de la prolonger en s'amincissant, sur la queue, comme sur une chevelure... »

Il faut laisser à la souffrance le temps de prendre la figure du souvenir. Alors seulement on peut tenter de la dépeindre et de la dire.

M^m G... raconte sa réconciliation avec M^m C... et elle termine : « Bref, nous avons échangé le baiser de Judas. »

Certains sentiments morts se survivent en

leurs fantômes; d'autres se résolvent en une simple cendre, qui se disperse.

Il disait d'un mariage ancillaire : « C'est un rayon de lune de miel par le carreau de l'office. »

Une femme est capable de bien des choses pourvu qu'elle se les puisse justifier à elle-même et, pour cela, une femme a, dans l'esprit, des ressources infinies.

Les élégies de Chénier, si voluptueuses et si ardentes, si voilées, semblent avoir été écrites à la lueur de la lampe de Psyché.

J'ai vu un chien fou. C'était un gros chien. Il allait de l'un à l'autre des lions de fonte qui veillent au seuil de l'Institut. Il les aboyait avec fureur et leur sautait aux moustaches... L'âme peut-être de quelque candidat malheureux et défunt?

C'est un de mes plus lointains souvenirs. Un soir, on m'emmena au théâtre. C'était la première fois que j'y allais. Je revois la loge, le lustre, la scène, sur la scène des personnages vêtus de costumes éclatants et qui parlaient une langue que je ne comprenais pas, mais leurs paroles étaient si passionnées et si violentes, leurs gestes si expressifs que je suivais l'action. Il s'agissait de deux amants. Il y avait des étreintes, des épées, un moine, une nourrice, une fiole de poison, un tombeau, un balcon, une fête. Il s'agissait d'amour et de mort, et je demeurais fasciné, ébloui de ce spectacle étrange et merveilleux, des lumières, des voix, des gestes, des costumes, de je ne savais quoi d'indéfinissable qui me faisait battre le cœur, qui me glaçait les mains, qui me remplissait d'angoisse et de plaisir. Et ce fut ainsi que j'assistai à une représentation, au Théâtre Italien de la place Ventadour, du *Roméo et Juliette* de Shakespeare, donnée par le grand tragédien Ernesto Rossi.

Dans les demi-sommeils du matin, les ombres amies nous apparaissent avec une sorte

d'indécision d'outre-vie. C'est l'heure élyséenne.

La médiocrité de nos pensées ne nous convainc pas plus de la médiocrité de notre esprit que l'inutilité de nos actions ne nous persuade de la vanité de la vie.

Il y a des gens qui regardent bien et qui voient mal.

Mallarmé disait des contes de Banville :
« Ce sont les Mille et une Nuits françaises. »

Il y a parmi les morts quelques êtres qu'on aimerait avoir connus. Combien en est-il parmi les vivants qu'on regretterait de ne pas connaître?

N'est-ce pas dommage d'enfermer un chat dans un appartement moderne. Ce qu'il leur faut, à ces énigmatiques et charmantes bêtes, ce sont les vieilles maisons dont ils interrogent

et complètent le silence. Il leur faut les vastes greniers, les plafonds aux antiques poutres qui craquent, les corridors aux carrelages descellés, les vestibules, les portes à chatières, le décor des choses anciennes.

Ne juge pas autrui sur sa réputation, tu aurais peut-être à te mal juger toi-même.

Dialogue. « Son amant a été tué... » — « Comment est-elle? » — « Oh! si courageuse! Elle danse tous les soirs. »

Il y a des amitiés de cœur et de sentiment. Il y a des amitiés de relations et d'occasions. Ces dernières, amitiés de société, dépendent des circonstances, naissent et meurent avec elles.

Fièvre. Un vaste marécage aux eaux sombres s'étend indéfiniment. Il est couvert, au lieu de nénufars, de chauves-souris, leurs ailes membrancuses à plat sur la surface, leur

petite tête aux oreilles pointues, vaguement phosphorescentes, et qui émerge.

On a reproché aux *Horaces* de Corneille, son cinquième acte, l'acte des « plaidoiries », mais il est admirable, cet acte oratoire ! Après la Rome guerrière, politique, familiale, héroïque, c'est toute la Rome des grands codes, la Rome du Droit et de l'Eloquence qui parle en ce sublime débat, en des vers qui ont moins l'air d'avoir été écrits que gravés sur une table d'airain.

Des grands ensembles de Wagner où les cuivres se déchirent, clament, s'élève, ascensionnelle, une mystérieuse et glorieuse brume d'or.

Il y a un certain goût de solitude qui a pour fondement la vanité. Par regret de ne pas se sentir apprécié à la valeur qu'on se croit, on se masque de mépris pour ceux qui se refusent à ce que nous voudrions d'eux.

Il y a des gens engourdis, aux réparties brusques et aux ripostes inattendues qui ont l'esprit « en saut de carpe ».

Les gens du monde se réunissent moins pour goûter le plaisir d'être ensemble que pour s'en répartir l'ennui.

Les femmes ne se souviennent guère que des hommes qui les ont fait rire et les hommes que des femmes qui les ont fait pleurer.

Quand la tendresse se mêle au désir, l'amour a presque la douceur de l'amitié.

Elle dit de lui : « Il ne vous regarde en face que quand il ment. »

Les feux de l'amour laissent parfois une cendre d'amitié.

J'étais couché en rêve dans une sorte de pirogue; je descendais un fleuve aux berges

tantôt resserrées, tantôt s'éloignant à perte de vue, et ce fleuve traversait des plaines désertes, des forêts solitaires, un pays très lointain, un pays inconnu, un pays du pays des songes. Parfois je trempais mes mains dans l'eau pour y cueillir des fleurs ou des feuilles flottantes, et j'étais comme le Roi de tout ce silence infini...

... C'est un homme de fer, mais il est articulé.

La Joconde est le portrait d'une femme dont la première jeunesse est passée, mais qui en conserve, dans son visage d'à présent, l'ancien regard et l'ancien sourire.

Elle disait de X... : « Il a des trous dans l'esprit », et elle ajoutait : « Et, dans ces trous, on ne sait pas trop ce qu'il y a. »

Il y a des jardins de rêverie et de sentiment et des jardins de raisonnement.

Elle a quelque chose de nerveux, d'inquiet, de haletant. Elle entre, s'assied, et elle respire comme si elle venait de très loin...

Mallarmé se comparait à quelqu'un qui, parmi le coudolement d'une foule, irait, portant à la main un verre plein d'une eau précieuse et se garderait perpétuellement de la répandre.

La musique est faite des bruits de la nature et des soupirs de l'âme.

De J..., convive volontiers silencieux, qui s'intéressait plus à la cuisine qu'à la causerie, elle disait : « Il mange bien, mais il dîne mal. »

La beauté rend les femmes à peu près égales entre elles.

O musique, grotte mystérieuse où résonnent les échos de toutes les voix de la vie!

Il y a un âge où l'on ne peut plus plaire, mais où l'on peut encore être aimé.

Il y a, chez Rivarol, une imagination dans le style, que n'a jamais Chamfort. Parfois Rivarol « mallarmise ».

M^{me} D... : « Quelle belle situation mondaine elle aurait si elle avait su renoncer à la calomnie et s'en tenir à la médisance! »

Une des beautés du dialogue de Shakespeare, c'est qu'il dépasse la situation qu'il exprime. Il est écrit, pour ainsi dire, sur une double portée. La voix y a son écho. La pensée ses harmoniques. Il se dégage, de sa réalité, des vibrations supérieures, une évaporation d'images: De là un plaisir dramatique et aussi lyrique et philosophique dont le jeu se poursuit, successif, superposé.

Il disait : « Je n'ai jamais trouvé B... très méchant. Il est vrai que je ne l'ai jamais entendu parler que de gens qu'il n'aimait pas. »

Le réveil est triste comme le retour dans une maison abandonnée. Ce n'est que vers le soir que le feu flambe et qu'on a chaud en soi.

Il y a un grand livre que nous n'écrivons jamais et qui pourrait s'intituler : Forces perdues.

« Donnez un sou, m'a-t-elle dit, à un enfant, il ne le jettera jamais, comme il ferait d'un autre objet. »

Elle disait de son stupide mari en montrant ses deux enfants : « Voilà tout ce que j'ai pu en tirer. »

Ce qui doit nous rendre indulgents aux mauvais procédés d'autrui, c'est qu'il n'en est guère dont nous ne soyons capables envers lui.

Il n'y a peut-être ni bons, ni méchants, mais seulement des êtres qui ont l'occasion d'être méchants ou bons.

Si l'on veut observer dans la vie le respect que l'on doit à ses maîtres, l'amitié que l'on doit à ses amis, ne pas trahir ses affections, ne pas avilir ses plus beaux souvenirs, il faut se résoudre à n'être pas toujours « amusant ».

La timidité est une contraction de la sensibilité, une crampe de l'esprit.

L'Allégorie du Printemps, de Botticelli, a quelque chose de si factice en sa grâce, de si théâtral en son décor, de si « costumé » en ses personnages qu'elle semble bien être un souvenir de quelque fête de cour médicéenne : pastorale, comédie, ballet, analogue à ces photographies « en groupe » que font faire, de nos jours, les amateurs de théâtre, à l'issue de la représentation où ils ont figuré. De là, au tableau célèbre, son aspect scénique, son air de déguisement, l'incohérence de sa composition, le convenu de ses attitudes.

Mallarmé me parlait de la conversation de Théophile Gautier, cette conversation dont le

renom est un regret pour tous ceux qui n'en ont pas entendu l'éloquence précise, cynique et truculente, car en cet homme doux, d'apparence placide, était contenue toute l'amertume du Poète, amertume qui s'exhalait, en ses vieilles années, avec une telle violence qu'un jour, à table, Gautier tint des propos si épouvantables que le garçon terrifié et indigné refusa de continuer à servir, et se mit à pleurer.

« Il y a deux sortes d'hommes, disait Mallarmé, et il n'y en a que deux sortes : ceux dont le dernier mot est une vérité et ceux dont le dernier mot est mensonge. »

Villiers de l'Isle-Adam était allé à Saint-Brieuc à l'époque du jour de l'an, et il avait acheté un tambour pour en faire cadeau à un neveu. Le matin du 1^{er} janvier, il reçoit une lettre de Mallarmé contenant la pièce intitulée : *Don du Poème*. Aussitôt il descend au jardin avec son tambour et il se met à en battre. La famille accourt. Alors Villiers grave-

ment donne lecture des vers sibyllins de Mallarmé.

Une charmante jeune femme vient consulter le D^r R... La consultation prise, elle demande ce qu'elle doit. — « Trois louis, Madame, répond R... » — « Ah! constate la dame souriante et polie, trois louis, comme chez moi! »

La solitude n'est possible que très jeune, quand on a devant soi tous ses rêves, ou, très tard, quand on a derrière soi tous ses souvenirs.

C'est un trait de courage mondain de dire exactement ce que l'on pense à quelqu'un qui pense autrement que vous. Si ce quelqu'un est très riche, très puissant, très spirituel, ce n'est plus du courage, c'est de l'héroïsme.

Tout a été dit sur l'amour, et l'amour est toujours l'amour.

Qui donc a dit : « Le mauve est le rose des femmes laides. »

Entendu. « Il la trompait, ce qui ne fait jamais plaisir à une femme, même quand elle le sait. »

De M^m. A... et de B... : « Ils ont été brouillés pendant quinze ans. Rien ne lie davantage. »

Avec sa figure au profil incurvé et tranchant, son corps courbé, elle a l'air d'une faucille qui marche.

« On ne connaît, disait-il, la femme qu'on aime que lorsqu'on ne l'aime plus. » Et il ajoutait : « Si on la connaissait, l'aimerait-on? »

Il y a des probités qui ne sont que l'artifice d'une ambition.

Quelqu'un disait de X... : « C'est un génie sans intérêt. »

L'argent donne tout ce qui semble aux autres le bonheur.

PARAY-LE-MONIAL

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE
THÉRÈSE-ADÉLAÏDE ADRIENNE
DE RÉGNIER

NÉE DU BARD DE CURLEY
Paray-le-Monial, le 8 janvier 1836
Paris, le 21 juin 1924

PUISQUE j'ai parlé de Bouchu, il faut que
« j'achève l'étrange singularité qu'il
« donna en spectacle, autant qu'un homme de
« son état en peut donner. C'était un homme
« qui avait une figure fort aimable et dont
« l'esprit, qui l'était encore plus, le demeura
« toujours. Il en avait beaucoup et facile au
« travail et fertile en expédients. Il avait été
« intendant de l'armée de Dauphiné, de Sa-
« voie et d'Italie, toute l'autre guerre et celle-
« ci. Il s'y était enrichi; homme d'ailleurs fort
« galant et de très bonne compagnie. Lui et
« sa femme, qui était Rouillé, sœur de la der-

« nière duchesse de Richelieu et de la femme
« de Bullion, se passaient très bien l'un de
« l'autre. Elle était toujours demeurée à Paris,
« où il était peu touché de la venir rejoindre,
« et peu flatté d'aller à des bureaux et au
« conseil, après avoir passé tant d'années
« dans un emploi plus brillant et plus amu-
« sant. Néanmoins, il n'avait pu résister à la
« nécessité d'un retour honnête qu'il avait
« mieux aimé demander que se laisser rap-
« peler. Il partit pour ce retour le plus tard
« qu'il lui fut possible et s'achemina aux plus
« petites journées qu'il put. Passant à Paray,
« terre des abbés de Cluni assez près de cette
« abbaye, il y séjourna. Pour abrégé il y de-
« meura deux mois dans l'hôtellerie. Je ne
« sais quel démon l'y fixa, mais il y acheta une
« place et, sans sortir du lieu, il s'y bâtit une
« maison, s'y accommoda un jardin, s'y établit
« et n'en sortit jamais depuis, en sorte qu'il y
« passa plusieurs années et y mourut sans
« qu'il eût été possible à ses amis ni à sa
« famille de l'en tirer. Il n'y avait, ni dans le
« voisinage, aucun bien que cette maison qu'il
« s'y était bâtie; il n'y connaissait personne,
« ni là autour auparavant. Il y vécut avec

« les gens du lieu et du pays, et faisant très
« bonne chère, comme un simple bourgeois
« de Paray. »

Ainsi s'exprime et s'étend, en la partie de ses *Mémoires* qui traite de l'année 1705, M. le duc de Saint-Simon, sur le compte de Etienne-Jean Bouchu, marquis de Lessart, baron de Loisy et de Pont-de-Vesle, dont la fille unique Elisabeth-Claudine-Pétronille épousa, le 13 avril 1706, René de Froulay, comte de Tessé, lieutenant-général, Grand d'Espagne, fils aîné du maréchal de ce nom. Le Chesnaye des Bois, dans son *Dictionnaire généalogique*, nous apprend qu'Etienne-Jean Bouchu mourut le 5 décembre 1715 et qu'il portait pour armoiries : d'azur au chevron d'or, accompagné en chef de deux croissants d'or et en pointe d'un lion de même.

Cette mention de Saint-Simon, cette notice de La Chesnaye des Bois, et même mon goût pour les « étranges singularités » n'auraient pas suffi à fixer mon attention sur cet Etienne-Jean Bouchu, si ce personnage n'eût choisi pour y finir ses jours « en simple bourgeois » la petite ville de Paray qui n'est autre que Paray-le-Monial, en Charollais et dont je ne

lis jamais le nom sans que s'éveillent en ma mémoire maints souvenirs de famille et de jeunesse sur lesquels j'aime toujours à revenir, si m'y ramène quelque occasion qui me les rende plus vivement présents. C'est pourquoi, l'autre jour, en retrouvant dans Saint-Simon la page où est relatée « l'étrange singularité » de l'intendant Bouchu, je n'ai pu résister à l'attrait d'évoquer en quelques pages la curieuse petite cité bourguignonne où le sieur Bouchu donna le spectacle que l'on sait, où Cluny eut un de ses plus importants monastères, où les Filles de la Visitation, de Sainte Chantal, fondèrent un de leurs plus célèbres couvents, le Paray-le-Monial du Sacré-Cœur, la petite ville où j'ai vécu quelque peu en de lointaines années, où en des années plus lointaines encore sont nés plusieurs des miens, où quelques-uns d'entre eux reposent...



Montons sur la colline qui est leur dernier séjour terrestre. On y parvient par une route

assez raide qui, dépassées les pauvres maisons d'un faubourg assez semblable à une rue de village, se continue en pente caillouteuse. En la gravissant, on rencontre tantôt un char attelé de bœufs, le joug aux cornes et dont le conducteur rustique pique de l'aiguillon les croupes boueuses, tantôt quelque carriole paysanne ou citadine. On y croise parfois aussi une chèvre rongeur les feuilles d'une haie, une bande d'oies boitillantes que garde quelque fillette tricoteuse, un gamin conduisant ses cochons, une femme, la hotte au dos ou le panier au bras, qui vous salue d'un bonjour en passant, une pauvre femme qui tend la main, mais bientôt on est devant une grille s'ouvrant dans un mur bas qui enclôt quelques arbres, des tombes et une petite chapelle entre des cyprès.

Il ressemble à tous les cimetières, ce cimetière de Paray, au haut de sa colline, à l'écart parmi les champs à travers lesquels continue la route qui vous a mené jusque-là. Toute la campagne alentour est aussi silencieuse que lui et participe à son repos. Il y a là des tombes très anciennes, d'autres plus récentes, quelques-unes d'hier. Ce n'est pas vers celles-là

que je vais. J'en cherche que le temps a déjà touchées. Les vieilles pierres moussues sont d'une pensive et douce mélancolie. Les noms qu'elles portent s'effacent à demi. Certaines sont devenues anonymes. Enfin j'ai retrouvé celles qui m'attirent, une à une, car elles sont disséminées. Chacune de leurs inscriptions évoque pour moi un souvenir. Des images se forment dans ma mémoire. Des figures m'apparaissent. J'écoute des voix tuées depuis de longues années. De ceux qui gisent sous ces dalles, j'en ai accompagné quelques-uns à leur dernière demeure et, derrière leur cercueil, j'ai gravi la route pierreuse, mais d'eux je ne veux pas parler maintenant; je suis venu seulement les saluer. Plus tard, je dirai ce que je sais de ce qu'ils furent. Aujourd'hui, j'ai voulu voir si tout est en bon ordre et si rien n'a changé autour d'eux. Non, tout y est toujours tranquillement funèbre. La grille grince toujours quand on la pousse. L'antique chapelle est toujours debout.

Elle est très ancienne, cette petite chapelle du cimetière de Paray, et elle marque un lieu vénérable. Une tradition ne veut-elle pas qu'elle repose sur les vestiges du « templum

antiquissimum » auprès duquel les moines de Lambert, comte de Chalon, construisirent en l'an 973 le monastère de l'Orval? C'est sur cette colline qui domine Paray que fut transporté, avec force miracles, le corps de Saint Grat, treizième évêque de Chalon. Les moines de l'Orval quittèrent bientôt la colline et descendirent vers la vallée, vers la « Vallis aurea » où s'éleva le nouveau monastère, avec son église qui fut bénie en 1004 par Hugues, abbé de Cluni. Mais avant de descendre, nous aussi, vers la vallée et la rivière, vers la Bourbince, « ad Burbuntium amnem », comme disent les vieux textes, donnons un regard à la petite ville que fut le « Paredum monachorum » de jadis et qui est aujourd'hui Paray-le-Monial.

Elle est à nos pieds et je la vois toute d'ici. Sur elle mon regard s'étend. Il la parcourt. Voici ses maisons, ses ruelles, ses places, ses toits de tuiles ou d'ardoises, ses jardins. J'aperçois son mail qu'on appelle le Cours, avec ses tilleuls et ses bancs de pierre, la Bourbince qui la traverse de ses deux bras sous un double pont, son champ de foire qui jouxte le vaste pré communal qu'on nomme le Pâquier, sa

magnifique avenue de platanes séculaires, sa gare, ses faubourgs dont l'un borde un canal, le canal du Centre, qui s'enfonce à l'horizon avec ses files de peupliers. C'est bien le Paray de ma jeunesse, la petite ville monacale. Voici le clocher de l'hôpital; la grosse tour de l'ancienne église Saint-Nicolas, le clocheton de la chapelle de la Visitation, celui de l'oratoire des Dames du Saint-Sacrement, celui du couvent des Dames de la Retraite, car Paray est demeuré ville de couvents. Les Jésuites y eurent un établissement, les Clarisses un cloître, mais la gloire et la beauté de Paray, c'est son église clunisienne, sa magnifique basilique romane, avec son haut clocher et ses deux antiques tours, avec son cloître et sa noble demeure abbatiale, son prieuré aux sévères lignes Louis-quatorziennes, et la grosse tour qui subsiste encore de ce que l'on nommait le Château de Paray et qu'un sixain du temps déclarait « de noblesse bien entouré ».



Paray-le-Monial attire deux sortes de visiteurs : quelques touristes et des pèlerins. Si les pèlerins vont droit à la chapelle de la Visitation où l'on vénère dans sa châsse la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, les touristes, eux, se dirigent vers la basilique clunisienne. Elle est la merveille et l'orgueil de la petite cité dont l'histoire est liée à celle de l'illustre abbaye de Cluni. Comme je l'ai dit déjà, ce fut Cluni qui fonda le monastère de l'Orval et le réunit à ses destinées. Depuis lors, l'Orval fut une filiale de la puissante congrégation bénédictine. Les abbés de Cluni firent du monastère de l'Orval une de leurs résidences favorites et ce fut du monastère que naquit la ville. Paray mérite donc vraiment¹ d'être appelé « Le Monial ». Comme le monastère, Paray a son histoire (1).

Avant d'en parcourir les fastes locaux, en-

(1) Pour cette histoire, j'ai consulté utilement l'ouvrage fort intéressant de M. Quarré de Verneuil : *Le Comté de Chalon, le Charollais et la Ville de Paray-le-Monial*. 1 vol. Mâcon, 1876.

trons un instant dans son antique sanctuaire.

Il s'élève au bord de la rivière de Bourbince qu'endigue un petit quai planté de peupliers et de tilleuls en quinconces et dresse ses deux vieilles tours romanes, un peu dissemblables, mais du même caractère architectural et qui précèdent un narthex ou porche extérieur. C'est la partie la plus ancienne de l'église, celle qui fut bénie en l'an 1004. La tour de gauche, dite tour du « moine Garre », ne fut pourvue de son étage supérieur que vers la fin du XI^e siècle. De ce narthex on pénètre dans l'église monacale. Elle fut commencée en 1087, par saint Hugues. Gonzan, religieux de Cluni, en traça les premiers plans, et elle fut continuée par le maître moine Hézelin. La construction se termina vers la fin du XII^e siècle. Elle est une copie réduite de Cluni. Son prieuré en dépendait et fut plus tard réuni à la mense abbatiale. L'abbé de Cluni devint titulaire du Prieuré de Paray et seigneur de la ville. Il déléguait son autorité à un Prieur claustral et Paray fut érigé en décanat. Le premier prieur, au temps du comte Hugues, fut Andraud. Sur la liste de ses successeurs, je relève un Gérard de Cypierre, un Jean de

Pouilly en 1306, un Henri d'Anglure en 1312, un Philibert de Damas en 1400, un Jean de Die en 1444, un Jacques d'Amboise, en 1508. En 1768, j'y vois un Chateaufort.

Nous voici maintenant dans l'église bénédictine. Elle est en forme de croix latine à trois nefs, formant déambulatoire. Trois chapelles absidiales en hémicycle entourent le chœur. L'aspect du lieu est noble et vaste, bien éclairé. Les colonnes s'ornent de chapiteaux ouvragés. La voûte formée à l'inter-transept une coupole soutenant un clocher octogone que termine une flèche. Tout cela est d'une sobre et forte beauté romane. La branche gauche de la croix contient la chapelle des fonts baptismaux, la droite, la chapelle de la Vierge, d'un gothique flamboyant du xvi^e siècle. Là, une porte donne accès au cloître et à l'ancien palais abbatial construit au xvii^e et dont la façade regarde la rivière de Bourbince. Nous l'examinerons tout à l'heure; maintenant retraversons l'église et sortons par sa porte de gauche. Nous voici sur une petite place où aboutit une rue. Suivons-la. Elle nous conduira en quelques pas à la chapelle du couvent de la Visitation.

J'ai dit que si la Basilique romane de Paray attirait les touristes, la chapelle de la Visitation était le point où affluaient les pèlerins. Elle est d'humble mine, cette chapelle, et son humble façade est dépourvue d'ornements. Une porte étroite ouvre sur la nef unique du modeste édifice. L'intérieur de la chapelle de la Visitation est sombre. La lueur de nombreuses lampes suspendues y laisse subsister une demi-obscurité. Les murs disparaissent sous des bannières d'ex-voto et sous d'innombrables cœurs-de-Jésus d'argent ou de vermeil disposés en guirlandes et en rosaces. Sous l'autel repose le corps de la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque. Ses restes sont enfermés dans une grande poupée de cire, revêtue de l'habit monacal. Elle porte sur la poitrine l'effigie du Sacré-Cœur. Partout des images de la vision miraculeuse, de l'Apparition dans le bosquet de noisetiers. Cette étroite chapelle avec ses lampes et ses cierges allumés, ses ors, ses soies, donne une impression de mystère et de mysticité. Je l'ai vue jadis, au temps des grands pèlerinages, bondée d'une foule compacte, exaltée et soumise, sur laquelle planaient en psalmodie monotone les voix des

religieuses Visitandines chantant derrière la grille qui les séparait des assistants, car elles font vœu de perpétuelle clôture. J'entends encore dans mon souvenir ces voix pures et hautes, leur mélodie liturgique, tandis qu'aux jours où la chapelle à peu près déserte appartenait au silence de la prière et du recueillement, résonnait sur les dalles le pas empressé, discret et serviable des tourières et des sacristines.

Elles seules étaient affranchies de la stricte claustration qui est la règle de leur ordre. On sait sa fondation par sainte Jeanne de Chantal et par saint François de Sales. Ce fut le 4 septembre 1626 que la Mère Marguerite-Elisabeth Gauzion amena du couvent de Bellecour, à Lyon, cinq religieuses dans la maison de Paray. A cette époque, l'ordre de la Visitation comptait déjà 25 maisons. Quelques pieuses filles de Paray ayant témoigné le désir de servir Dieu dans ce nouvel institut s'adressèrent à la marquise de la Magdelaine de Ragny, Hippolyte de Gondi, épouse de Léonor de la Magdelaine de Ragny, lieutenant général au gouvernement du comté de Charollais. Cette honorable dame, affligée du déplorable état

de la religion à Paray où les huguenots ne manquaient pas, avait, en 1617, avec l'assistance de son fils, Claude, évêque d'Autun, fondé dans son propre hôtel un collège dont elle avait confié la direction à trois pères jésuites. Ce fut à côté de ce collège que s'installa le couvent de la Visitation de Marie dans une maison située « entre la tour et le collège, joignant la grande rue appelée des Forges qui va jusqu'aux murailles de ladite ville, ensemble la tour appelée Quarré ». Le contrat de vente fut passé le 26 juillet 1626, entre la mère Marie-Anne de Blonay, supérieure de la Visitation de Bellecour de Lyon, et Jean Bouillet, seigneur de Saint-Léger, et Pierre Quarré, seigneur de la Palus, mais bientôt ce local devint insuffisant. En 1630, le couvent de Paray renfermait trente-trois professes. La seconde supérieure, Anne-Eléonore de Lingendes, échangea la maison contre celle occupée par les Jésuites et ajouta à la nouvelle résidence des cours un vaste jardin, afin que les religieuses « pussent se maintenir en santé ». La même année 1630, la mère de Lingendes signa avec un maçon de Paray, Antoine Guillemain, un marché pour la construction d'une cha-

pelle « avec le chœur et deux sacristies ». C'est celle qui existe encore actuellement, comme subsistent aussi les bâtiments conventuels. Ils ont gardé leur aspect d'autrefois. Leur haut mur, percé de rares ouvertures grillées, borde la rue qui s'appelle maintenant la rue de la Visitation. Une haute muraille enferme encore l'enclos des jardins. Au centre se dresse le bosquet de noisetiers qui fut le lieu des apparitions.

Elles favorisèrent une humble fille, Marie-Marguerite Alacoque, née le 22 juillet 1647, au hameau du Terreau, sur la paroisse de Verosvres. Elle entra au couvent en 1671 et y mourut le 17 octobre 1690. Elle y eut pour directeur le Père de la Colombière, que lui donna la supérieure, la Mère de Saumaise. La Colombière décéda à Paray en « opinion de sainteté ». Un couvent d'Ursulines venu d'Autun avec sa Supérieure, Antoinette de Toulangeon, en 1644, et un hospice fondé en 1684 complétaient les institutions religieuses du vieux Paray.



Car c'est une très vieille petite ville que Paray-le-Monial. Dès le XII^e siècle, elle porte son nom : « Paredum moniale » ou « monachorum ». Elle a pour Seigneurs les abbés de Cluni. Son prieuré ne relève pas des comtes de Chalon, pour les attributions judiciaires. En 1335 des Lettres Royales, émanées de Philippe VI de Valois, déclarent que Paray ne relève que du Roi de France et est exempt de toute juridiction des Ducs de Bourgogne et des Comtes de Charollais. En 1390, lors de la réunion du Comté de Charollais au Duché de Bourgogne, les droits judiciaires du Roi sont réservés. Le Charollais est régi par ses Etats particuliers. Ravagé par les Ecorcheurs en 1418, lorsqu'en 1419, après l'assassinat de Jean sans Peur, le Dauphin se dispose à envahir la Bourgogne, Paray lève une compagnie de 80 hommes d'armes pour la défense du Charollais et reçoit 20 écuyers et un certain nombre de gens de trait. En 1422, le Duc Philippe le Bon y traite d'une suspension d'armes. Dix

ans plus tard, le Duc donne le Charollais à son fils Charles le Téméraire. En 1483, le Comté de Charollais est réuni à la Couronne de France. En 1490, le traité de Senlis, qui mettait le Charollais aux mains de Maximilien d'Autriche, réservait les droits royaux. Maximilien mort, Charles-Quint empereur, François I^{er} vaincu à Pavie et prisonnier à Madrid, le Comté de Charollais est dévolu à la Maison d'Autriche. A l'abdication de Charles-Quint, en 1556, Henri II rentre en possession de ses droits royaux. Par le traité de Cateau-Cambrésis, les officiers royaux sont rétablis dans leurs charges, mais la cession du Comté de Charollais à l'Espagne est maintenue; cependant Paray, dont l'abbé de Cluni est Seigneur, ne relèvera que du Bailli du Roi de France.

Cette petite cité de moines était devenue la retraite de prédilection des abbés de Cluni. Les chefs de la puissante communauté bénédictine aimaient à venir se reposer des soucis et des labeurs de leur charge sur les bords paisibles de la Bourbince, au milieu des prairies et des forêts silencieuses. Or, il convenait que l'abbé de Cluni, haut et puissant seigneur, trouvât dans l'enceinte de son prieuré favori

une résidence digne de sa grande situation féodale. La construction du palais abbatial fut donc commencée en 1480 par Jean de Bourbon, le fils du prisonnier d'Azincourt. La grosse tour ronde qui se voit encore derrière le cloître en dépendait. Le successeur de Jean de Bourbon, Jacques d'Amboise, ancien prieur de Paray, acheva l'édifice. De la grande cuve de pierre à ses armes, qui était probablement la vasque d'un jet d'eau du jardin, on a fait un bénitier de l'église. Le palais fut achevé en 1546, année où Jacques d'Amboise y mourut.

Des constructions de cette époque, Paray possède deux autres édifices intéressants, sa vieille maison Jayet et son église Saint-Nicolas. J'emprunte l'histoire de la maison Jayet aux *Souvenirs de Bourgogne* d'Emile Montégut : « Dans les premières années du XVI^e siècle vivaient à Paray deux frères du nom de Jayet, marchands drapiers de leur profession. L'un des frères était catholique fervent, l'autre huguenot enragé; c'est assez dire qu'ils s'exécraient fraternellement et n'avaient pas de plus doux passe-temps que de se jouer de mauvais tours. « Je veux avoir la plus belle maison de la ville, se dit un jour le huguenot

tenté par le diable de l'orgueil, et non seulement de la ville, mais de tout le Charollais et on viendra voir de loin la maison de M. Jayet. Quelques-uns en crèveront de dépit, mais ce sera tant mieux, car j'ai entendu dire qu'il vaut mieux faire envie que pitié. » Et incontinent il se mit à faire bâtir un bijou de la Renaissance, tout brillant d'arabesques et de fines sculptures, avec des figures de chevaliers et des emblèmes féodaux au premier étage, avec des médaillons à l'italienne au second; puis cela fait, il signa l'œuvre de son portrait sculpté et de celui de sa femme, qui se présentent à l'intérieur, dès l'entrée même du vestibule, comme pour souhaiter la bienvenue aux visiteurs. La femme est une bourgeoise qui aurait mérité de passer pour jolie dans toute condition; le mari est un bourgeois à l'air goguenard, visiblement bon vivant et porteur d'un grand nez, bossué par le milieu et qui le fait ressembler à une parodie respectueuse de François I^{er}. « Ah! c'est comme cela, dit à son tour le catholique; eh bien! moi, je ferai mieux : je vais bâtir, non pas une maison, mais une église; je la placerai devant la maison de mon frère et cette église lui enlè-

vera l'air et la lumière, l'écrasera et l'éteindra. » Il fit comme le lui suggérait sa haine, et un énorme édifice, dédié à saint Nicolas, masqua pendant trois siècles la maison de son frère. »

Cette maison Pierre Jayet, appelée vulgairement la *Maison des Poupons*, existe encore et Paray en a fait son hôtel de ville. Quant à l'église Saint-Nicolas, commencée en 1531, elle fut démolie en partie pour dégager la maison Jayet. Il n'en reste que la façade et la gracieuse tourelle datée de 1658. Sa grosse tour, qui servait de clocher et subsiste, est de 1628.

La maison Jayet et l'église Saint-Nicolas témoignent que la Réforme comptait des adeptes à Paray avant même le milieu du xvi^e siècle. Dès son apparition en France, la Réforme avait recruté des partisans dans le pays de Charollais. Paray en contenait un bon nombre, puisqu'en 1562 ils livrèrent la ville au chef calviniste Ferdinand de Saint-Aubin. Les églises furent pillées. La châsse de saint Grat fut détruite. On vendit à l'encan les dépouilles du Prieuré. La ville resta plusieurs années aux mains des Calvinistes. En 1570, nouveaux pillages... Les bandes du Prince Casimir de

Deux-Ponts occupent Paray, Anzy-le-Duc, Marcigny. En 1581, le maire Claude Bouillet est tué en défendant Paray. L'année suivante, Jean Bouillet, également maire, rachète de ses deniers la ville du pillage dont la menaçait Coligny, à la tête de quatre mille hommes. A la mort de Henri III, les partisans du Béarnais s'emparent de Paray que reprennent les Ligueurs. Jean de Foudras, nommé gouverneur, défait les Religionnaires à Digoin. Enfin l'Edit de Nantes mit fin aux luttes religieuses.

Les Huguenots eurent à Paray un temple près de la Porte du Poirier, que desservit quelque temps le fameux pasteur Dumoulin. Théodore de Bèze séjourna à Paray. Parmi les familles calvinistes de Paray, je relève celle des Gravier. Esaye Gravier, avocat au Parlement, fut échevin de Paray en 1651. A la révocation de 1685, plusieurs membres de cette famille émigrèrent en Suisse. D'autres abjurèrent. Du mariage de Philibert Gravier avec Rose Perrault descendait Jean Gravier, marquis de Vergennes, baron de Thenard, président à la Chambre des Comptes de Bourgogne, ambassadeur en Suisse, en Portugal et à Venise, et aussi Charles Gravier, comte de Ver-

gennes et de Toulangeon, baron d'Uchon et de Saint-Eugène, ambassadeur à Constantinople en 1751, en Suède en 1771 et ministre des Affaires étrangères en 1774.



Un arrêt du Conseil Royal du 5 mai 1683 nomma Abbé Commandataire de Cluni Emmanuel-Théodose de la Tour d'Auvergne, troisième fils de Frédéric-Maurice, Duc de Bouillon, Comte d'Auvergne et d'Evreux, frère de Turenne. Emmanuel-Théodose était né le 24 août 1644. Cardinal le 1^{er} août 1665, il avait été nommé en 1671 Grand Aumônier de France. A l'Abbaye de Cluni il joignait celles de Saint-Ouen de Rouen, de Saint-Vaast d'Arras, de Saint-Martin de Pontoise, de Saint-Pierre de Beaujeu. Il prit part à cinq conclaves. Pour le grand jubilé de 1700, il ouvrit la Porte Sainte. Doyen du Sacré-Collège, évêque d'Ostie et de Velletri par la mort du Cardinal Cibo, il fut aussi grand Doyen de Liège et Prévôt de Strasbourg. Très en faveur auprès du Roi à cause de son oncle M. de Tu-

renne, il était un des premiers de la Cour par lui-même, par ses charges, par ses alliances, mais un si haut état et de si hautes fonctions étaient-ils à la taille du personnage? Demandons-le à Saint-Simon.

Il est, à plusieurs reprises, question du Cardinal de Bouillon dans les *Mémoires* du Duc et il lui est un magnifique sujet de diatribe et de portrait. Il faut lire les âpres pages où Saint-Simon rapporte les entreprises, les intrigues du Cardinal, ses prétentions, son éclatante désobéissance, sa chute, sa disgrâce, sa retraite, son insolente escapade, le scandaleux esclandre de son orgueil, son exil, son refuge à Rome, sa mort. Saint-Simon voit en Bouillon un faussaire, un intrigant, et devant tant de folie et de superbe, il s'indigne et s'étonne. Ses tentatives de princerie, son arrogance à se prétendre couvrir devant le Pape, sa désobéissance au Roi, sa soumission à tout ce qu'il portait en lui d'intraitable, quel spectacle pour un Saint-Simon et cette pourpre insolente et basse à la fois, et ces menées et ces fourberies, et ces dégoûts, et ces disputes avec les moines de Cluni, ces liaisons, ces cabales cardinalices et familiales!

Et il s'écrie, en ce style qui a des éloquences de sermon et des virulences de pamphlet : « Le Cardinal de Bouillon vivait dans la plus brillante et la plus magnifique splendeur. La considération, les distinctions, la faveur la plus marquée éclataient en tout. Il se permettait toute chose et le Roi souffrait tout d'un Cardinal. Nul homme si heureux pour ce monde s'il avait bien voulu se contenter d'un bonheur aussi accompli; mais il l'était trop pour pouvoir monter plus haut, et le Cardinal de Bouillon, accoutumé par le rang accordé à sa maison aux usurpations et aux chimères, croyait reculer quand il n'avancait pas. » Et les phrases de la féroce oraison funèbre se précipitent et s'accumulent, lorsque le Cardinal, outré de l'affront que lui a valu l'affaire de la « calotte », en meurt de dépit, car, nous dit le Duc, « il en tomba malade de rage et de rage il en mourut en cinq ou six jours », chose étrange pour un homme si familiarisé avec la rage et qui en vivait depuis plusieurs années!

Et ce n'est pas tout. Après le coup de bâton et le coup de poignard, le coup de pinceau. A traits forcenés, le portrait s'esquisse, se colore,

se dresse, prend vie : « Le Cardinal de Bouillon était un homme fort maigre, brun, de grandeur ordinaire, de taille aisée et bien prise. Son visage n'aurait eu rien de marqué s'il avait eu les yeux comme un autre; mais outre qu'ils étaient fort près du nez, ils le regardaient tous deux à la fois jusqu'à faire croire qu'ils s'y voulaient joindre. Cette loucherie, qui était continuelle, faisait peur et lui donnait une physionomie hideuse. Il portait des habits gris doublés de rouge, avec des boutons d'or d'orfèvrerie à pointes d'assez beaux diamants; jamais vêtu comme un autre, et toujours d'invention, pour se donner une distinction. Il avait de l'esprit, mais confus, savait peu, mais fort l'air et les manières du grand monde, ouvert, accueillant, poli d'ordinaire, mais tout cela était mêlé de tant d'air de supériorité qu'on était blessé même de ses politesses. On n'était pas moins importuné de son infatigable attention au rang qu'il prétendait jusqu'à la minutie, à primer dans la conversation, à la ramener toujours à soi ou aux siens avec la plus dégoûtante vanité... Les besoins le rendaient souple jusqu'au plus bas valetage. Il n'avait d'amis que pour les domi-

ner et se les sacrifier... Son luxe fut continuel et prodigieux en tout; son faste le plus recherché. Ses mœurs étaient infâmes. Peu d'hommes distingués se sont déshonorés aussi complètement que celui-là, et sur autant de chapitres les plus importants... On peut dire de lui qu'il ne put être surpassé en orgueil que par Lucifer, auquel il sacrifia tout comme à la seule divinité. »

Le voyez-vous maintenant, le déchu et le réprouvé, tombé de si haut sous les traits des foudres royales, le révolté en rébellion à la suite de l'affaire de la coadjutorerie de Strasbourg et de son rappel de Rome, le disgracié privé de sa charge de grand Aumônier de France, le voyez-vous, subissant dans son abbaye de Cluni son exil enragé? Mais Cluni n'est pas loin de Paray et c'est à Paray qu'il réside de préférence pendant cinq années. Il y agrandit et y embellit le palais prioral. Il fait bâtir pour les gens de sa suite une maison que l'on nomme encore la *Maison des pages*. Au sommet de la grosse tour ronde du château, il fait placer ses armes parlantes : une tour en fonte, qui probablement servait de girouette. Dans une des salles il fait peindre

une fresque représentant le Concile de 1700 où, sous sa présidence, fut élu le Pape Clément XI... Sur une toile, un artiste romain, Locatelli, retraça l'ouverture du Jubilé de 1700 qui eut lieu présidé par le Cardinal... La Révolution détruisit ces ouvrages. Ce fut elle aussi qui sans doute arracha au palais prioral la belle plaque de foyer portant les armoiries du Cardinal et qui, chez ma grand'mère, ornait l'âtre de la cuisine. Celles du palais prioral ne devaient point être inactives, car la noblesse des environs y fréquentait. Le Cardinal était hospitalier. Ne rapporte-t-on pas qu'il recueillit et hébergea dans la tour ronde le cheval pie que montait Turenne lorsqu'il fut tué à Salzbach? Paray compta alors des visiteurs de marque, parmi lesquels M^{me} de Sévigné et son cousin Coulanges. On a conservé des lettres de M. de Coulanges datées de Paray et écrites en 1705. M. de Coulanges trouve Paray un « lieu agréable »; il admire de « très aimables jardins, une terrasse toute pleine de mérite et ces jets d'eau de trente-cinq pieds de haut, dont on ferait cas dans une maison royale ». D'ailleurs on ne vit pas là dans une « Thébaïde ». M. de Coulanges constate que

l'on est « à cinq lieues tout au plus de bien des gens qui ont des noms » et le bon Coulanges rimaille :

: Le noble château de Paray
 De noblesse tout entouré;
 De noblesse plus ou moins riche :
 Des Champron, d'Amanzé, Foudras,
 Des Ragny, Monpeyrou, La Guiche,
 De toutes sortes de Damas.

Parmi les Amanzé, les Foudras, les La Guiche, les Damas qui rendent leurs devoirs au Cardinal exilé, il me semble voir s'empres- ser notre Jean-Etienne Bouchu, car c'est en 1705 que Saint-Simon note que Bouchu quitta son intendance du Dauphiné, et, sur le chemin de Paris, rencontra ce Paray, d'où il ne devait plus sortir, durant les dix années qu'il vécut. Je remarque que cet arrêt et ce séjour de Bouchu à Paray coïncident avec le temps d'exil qu'y passa le Cardinal de Bouillon, qui ne le rompit qu'en 1715. Il y a là peut-être une explication partielle à la « singularité » de la présence de Bouchu en cette petite ville où, comme le dit Saint-Simon, rien ne le retenait. Je me plais à imaginer que Bouchu fut souvent l'hôte du palais prioral et qu'il dut fort

blâmer le Cardinal quand celui-ci prit, en rupture de ban, la route de Hollande avant de s'en aller mourir de rage à Rome; Bouchu, lui, demeura en son Paray à y vivre en simple bourgeois. Peut-être aimait-il à se promener dans cette avenue de platanes que le Cardinal fit planter et qu'emprunta plus tard la route, créée en 1753, qui va de Digoïn à Charolles en passant par Paray. La Révolution épargna les beaux platanes du Cardinal. Elle se contenta de brûler le cartulaire du Prieuré, d'abattre la flèche de l'église et de fermer le cloître. Le palais abbatial fut heureusement respecté. C'est un bâtiment de beau style et de belle ordonnance. La façade regarde la rivière de Bourbince. Avec ses hautes fenêtres, ses balcons ouvragés, il a grande mine, mine princière et de château. Presbytère et collège, il offre de vastes salles voûtées, fraîches et sonores. Avec l'admirable basilique romane, il compose un bel ensemble ecclésiastique et seigneurial qui comprend encore un vaste enclos, dit l'*Enclos des Chapelains*, et enferme la grosse tour ronde où mourut *La Pie*, ce cheval de Turenne que le Cardinal enfourcha pour en faire l'hippogriffe de ses chimères,

le coursier d'orgueil et de rébellion qui le porta si haut au ciel de ses ambitions et qui, dans sa chute, lui brisa les reins.

Quittons des yeux le Palais abbatial et allons nous accouder au parapet du petit mur qui borde le cours de la Bourbince au flot capricieux, tantôt abondant, tantôt réduit à un simple filet d'eau. Une vieille carte du Baillage de Charollais en 1708 nous la montre prenant sa source aux confins nord du Baillage, non loin du village de Saint-Eusèbe-des-Bois. Lentement, elle atteint Paray, cette Bourbince, et rejoint l'Arroux qui se jette dans la Loire à Digoin. Devant le Palais abbatial, une digue la retient ou la laisse passer, selon son débit. Elle coule entre de minces peupliers en fuseaux; mais prenons le chemin qui contourne l'enclos abbatial et que l'on appelle *Le Tour des Moines*. Un haut mur le borde, derrière lequel s'étend le jardin du couvent de la Visitation et bientôt nous débouchons sur une rue pavée. C'est la Grand'Rue, celle qui traverse Paray de part en part sous des noms divers. Où nous sommes, elle aboutit à l'avenue des platanes qui est la promenade favorite de la ville. Les platanes du Cardinal, plus de deux fois cente-

naires, sont magnifiques. Ils dressent leurs troncs énormes et leur feuillage monumental. Ces vieux arbres sont admirables en leur vigueur séculaire, avec leurs écorces tachetées et écailleuses qui tombent en larges plaques, pareilles à des enveloppes de momies. Ils alignent leur double file majestueuse jusqu'au point où l'avenue bifurque en deux routes qui se rejoignent, l'une, celle de gauche, « la vieille », après une montée assez rude; l'autre, celle de droite, « la nouvelle », après avoir contourné le flanc du coteau par une courbe d'où l'on a une vue assez étendue sur les prairies et les labours qu'arrose la Bourbince et que coupe, d'un trait d'eau rectiligne, le canal du Centre. Au loin, quelques bois, des fermes et, au bout de l'horizon bleuâtre et modéré, les monts du Beaujolais. Au raccord des deux routes, se détache un sentier rustique qui mène à la petite chapelle de Notre-Dame de Romay, avec sa Vierge miraculeuse et sa fontaine guérissante. En continuant nous pourrions atteindre soit le château de Cypierre qui appartient aux Caulaincourt, soit le château de Lugny qui appartient aux Lévis, mais revenons sur nos pas et rentrons dans Paray.

Il s'y présente quelques maisons de bonne apparence, car Paray est « bien habité ». Des familles que citaient les versiculets de M. de Coulanges, aucune n'y est plus représentée, mais on en trouve encore de bonne noblesse et de riche bourgeoisie. Leurs demeures et leurs noms furent familiers à ma jeunesse. Depuis lors, certaines sont éteintes et certaines ont disparu, mais n'est-ce pas dans le Paray d'il y a un demi-siècle que je me promène avec vous ?

En ce temps-là, cette grande maison, à droite, en descendant l'avenue des Platanes, un peu à l'écart dans son parc, appartenait aux Quarré de Verneuil. Celle-là, la première, à droite, dans la Grand'Rue, aux Maublanc de Chiseuil. A côté, celles des Mallard de Sormain et des Mallard de Sermaize. Plus loin habitaient les Varenard de Billy, les Perrin de Daron, les Vial d'Alais, les Gillet de Chalonge, les Bouillet de la Faye. En d'autres quartiers, les familles de Finance, de Saint-Maurice, de Bréchar, de Menthon d'Aviernoz, de Barruel Saint-Pons, de Vilette. Elles n'avaient pas grand style, ces demeures qui, parfois, se complétaient d'un jardin. Je pourrais vous y faire

pénétrer, mais vous n'y verriez rien de bien curieux, sinon le décor d'existences aisées, dignes, tranquilles, le plus souvent pieuses et héréditairement provinciales. Des figures d'autrefois nous y accueilleraient. Vous vous assiriez en des salons sobrement meublés. Vous y entendriez des propos de petite ville, de religion ou de politique, tandis qu'au dehors le tambour de la mairie annoncerait quelque objet perdu, quelque vente aux enchères, quelque arrivée de forains et que, dans le ciel, sonneraient les cloches appelant les fidèles aux Vêpres ou au Salut.

Au lieu donc de nous enfermer dans ce passé, continuons notre promenade par les *Fossés* en passant devant l'Hôpital et saluons au passage une vieille tour, reste de l'enceinte fortifiée du vieux Paray. Prenons cette étroite ruelle. Nous voici sur une des deux places de la ville. Celle-ci se nomme la Place Dargaud; l'autre s'appelle la Place du Marché. Une troisième, qui est plutôt une esplanade, sert de champ de foire. C'est le long de ce champ de foire que s'étend le *Cours*. Il suit le tracé des anciens remparts. Il est planté d'antiques tilleuls, pourvu de bancs de pierre et encadré

de parapets de pierre, où sont, de loin en loin, pratiquées des ouvertures. Un certain nombre de maisons ont sur ce Cours des terrasses, des entrées, des vues. Le Cours est un endroit généralement désert, sauf aux jours de foire où il s'encombre de boutiques en plein vent, tandis que le bétail occupe l'esplanade et l'anime du mugissement des bœufs, du meuglement des veaux, du bêlement des moutons et du cri diabolique des cochons. Au bout du *Cours* on tourne dans la rue du Périer, étroite et commerçante, puis on traverse la Bourbince sur un double pont. Auprès de l'un d'eux, la rivière fait mouvoir la roue d'un moulin. Ensuite c'est l'avenue de la Gare, le pont du Canal, la gare avec sa marchande de livres et de journaux, ses omnibus d'hôtels : de l'*Hôtel du Lion-d'Or*, de l'*Hôtel des Trois-Pigeons*, de l'*Hôtel de la Poste*, son jardinet où jaillit, parmi de maigres arbuscles, un mince jet d'eau.



Cette gare, ces rues tranquilles, ce Cours, ces platanes, l'église clunisienne, la chapelle de la

Visitation, toute cette petite ville, endormie auprès de sa lente Bourbince, cette solitaire où les passants sont rares, je l'ai vue, en de lointaines années, débordante d'une foule enthousiaste et recueillie, vibrante de prières et de cantiques, regorgeante de pèlerins venus de tous les coins de France, entassés dans les hôtels, logeant ou ils pouvaient, campant dans l'église, dormant en pleine rue, la nuque au rebord des trottoirs. C'était, après la guerre de 70, au temps des grands pèlerinages du Sacré-Cœur. La France vaincue adorait dans les plaies divines l'image de ses propres blessures et implorait au pied des autels la guérison de ses maux. L'antique dévotion au Sacré-Cœur de Jésus avait repris un élan prodigieux. Les « trains de pèlerins » se succédaient. En longues files, le scapulaire au cou, le « Cœur » épinglé au corsage ou au veston, pèlerins et pèlerines se formaient en processions, guidés par leur clergé. Les cierges allumés brûlaient aux mains pieuses. Des bras convaincus haussaient de lourdes bannières. Les voix entonnaient le cantique : *Sauvez Rome et la France*. Cardinaux, archevêques, évêques, prélats convoyaient le cortège vers le

Sanctuaire. Peu de malades, car les miracles manquaient. Paray n'avait pas, comme Lourdes, sa piscine de guérison. A la tête de la procession, parmi le haut clergé, on voyait s'avancer un homme qui boitait un peu, à la figure énergique et martiale qu'allongeait une barbiche grise. C'était le commandant des zouaves pontificaux, le général Baron Athanase de Charette, l'héroïque et glorieux soldat de Loigny et de Patay, portant la bannière que ses zouaves avaient tachée de leur sang dont les gouttes rougissaient encore la blanche étoffe. Aux offices, ce magnifique insigne s'inclinait devant l'ostensoir. Le général de Charette exerçait un prestige inouï et jouissait d'une sorte de popularité sacrée. Il distribuait en souvenir de petites broches en forme de glaive qui portaient la devise : *In hoc signo vinces*. On m'obtint le don d'un de ces bijoux. Je l'ai toujours conservé. Quand je le regarde, je revois la prestance du général, le sang de sa bannière héroïque; j'entends le piétinement des pèlerins, le chant des cantiques. Je revois la flamme des cierges, l'or des crosses et des mitres épiscopales; je revois toute la pieuse rumeur qu'apportait dans Paray la sorte de